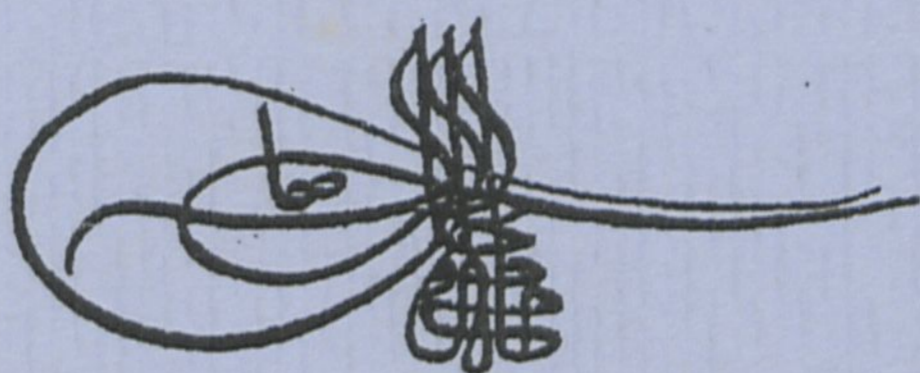


LES CARNETS DU BOSPHORE
VI

M^{me} C. FURET

RÉCITS
TIRÉS DE
L'HISTOIRE
OTTOMANE



2021

SA

3566

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL



LES CARNETS DU BOSPHORE
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE OTTOMANE

M. C. FURET

Publié par
Les Éditions Isis
Şemsiye Sokak 10
Beşiktaş, 81210 İstanbul

RÉCITS
TIRÉS DE
L'HISTOIRE

OTOMANE
Première édition Constantinople 1877
Livre de lecture à l'usage des écoles de l'Empire Ottoman
approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL



RÉCITS TRÈS DE L'HISTOIRE OTTOMANE

Publié par
Les Éditions Isis
Şemsibey Sokak 10
Beylerbeyi, 81210 Istanbul

ISBN 975-428-036-3

Première édition Constantinople 1871
Livre de lecture à l'usage des écoles et lycées de l'Empire Ottoman
approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique



LES CARNETS DU BOSPHORE
VI

M^{me} C. FURET

1. L'arc et les trois flèches

RÉCITS
TIRÉS DE
L'HISTOIRE
OTTOMANE



LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL

LES CARNETS DU BOSPHERE

VI



Publié par
Les Éditions Isis
Şemsibey Sokak
Beylerbeyi, 81210 Istanbul

115A 3566

RÉCITS

ISBN 975-4283-36-6

TIRÉS DE

L'HISTOIRE

Première édition
Livre de lecture
approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique

OTTOMANE



LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL





1. L'arc et les trois flèches

Dans une de ces admirables forêts du Turkestan, où la végétation de l'Asie déploie ses éclatantes merveilles, six jeunes gens se promenaient gravement.

Ils étaient grands, vigoureux et forts. On reconnaissait en eux les types d'une race souveraine, et leurs regards, calmes et fiers annonçaient déjà l'amour de la domination et des conquêtes.

En effet, ils devaient être les chefs d'une noble nation. C'étaient les six fils d'Oghuz Khan que la légende turque donne pour père à la race ottomane, et fait contemporain d'Abraham. Elle ajoute même qu'ils étaient seigneurs du jour, de la lune, des étoiles, du ciel, de la montagne et de la mer.

Obéissant à une influence superstitieuse, Oghuz leur père les avait envoyés ce jour-là à la chasse, non pour qu'ils pussent se livrer à leur plaisir favori, mais pour chercher dans leur course leur destinée future.

Fidèles à l'ordre paternel, ils marchaient dans un silencieux recueillement, épiant avec sollicitude tout ce qui pouvait passer pour un présage. Mais le jour s'avavançait, le soleil s'évanouissait à l'horizon, et leurs yeux fatigués n'avaient encore pu rien découvrir.

Tout-à-coup, l'un d'eux poussa un cri. À ses pieds sur la mousse épaisse, un arc et trois flèches gisaient abandonnés. L'oracle

avait parlé ; les jeunes gens s'arrêtèrent et prenant ces objets ils se hâtèrent de revenir près de leur père.

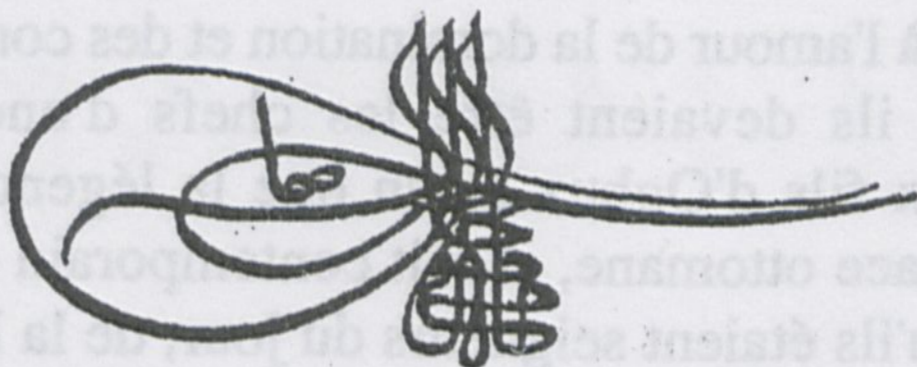
Celui-ci réfléchit longtemps ; puis saisissant l'arc, il le remit aux trois aînés et donna les flèches aux trois autres fils.

Mais les premiers d'un caractère impérieux et violent ne purent s'entendre sur la possession de l'arc : après une explication animée, il le brisèrent et en saisirent chacun un morceau.

En apprenant ce nouveau partage, le vieil Oghuz-Khan ne put s'empêcher d'appliquer à ses fils si absolus dans leurs volontés, le nom de *Bozuk*, (destructeurs), tandis qu'il appela les derniers *Utschok*, (les trois flèches).

Pourtant sa prédilection désigna les aînés comme devant commander l'aile droite de son armée, tandis qu'aux plus jeunes il ne confiait que l'aile gauche.

Après la mort d'Oghuz, ses fils suivant leur humeur aventureuse et indépendante, se séparèrent : les uns allèrent vers l'Orient, les autres vers l'Occident et de ceux-ci la tradition fait descendre la race Ottomane.





2. Prise de la forteresse de Belokoma

Le mont Olympe en Bithynie élève vers le ciel ses sommets aux neiges éternelles.

C'est en l'an 687 de l'hégire.

Les défilés qui défendent les citadelles grecques construites dans la montagne, sont encombrés d'une foule gaie et bruyante. De longues files de soldats et de paysans se dirigent vers Tschakir Bounari (le puits des Émerillons), où doivent se célébrer les noces du seigneur de Belokoma avec la fille du seigneur d'Iarhissar.

Seule, une troupe de voyageurs suit la rampe étroite qui conduit à la forteresse de Belokoma.

Ce sont des pèlerins inoffensifs, car la garnison est absente et personne ne s'inquiète de leur marche.

Les chevaux pesamment chargés gravissent avec peine le rocailleux sentier. Des voiles blancs et de longues jupes flottantes donnent à cette cavalcade, une allure respectable. En effet, ce sont les envoyées du nouveau bey de Karahissar, Osman-el-Ghazi. En qualité des plus âgées de la tribu, elles accompagnent le présent de noces offert à l'épouse, et si elles sont nombreuses, c'est qu'elles sont aussi les gardiennes des trésors de la province que leur seigneur met sous la protection du commandant de Belokoma.

Il fait nuit lorsque l'escorte arrive à la poterne : les sentinelles prévenues et à moitié endormies, introduisent sans défiance les

quarante voilées dans l'intérieur de la forteresse, ainsi que les chevaux porteurs des richesses d'Osman. Puis les portes refermées, les soldats rentrent prendre quelque repos, méditant déjà sur les moyens de s'approprier les trésors de leur puissant rival.

Mais bientôt dans le pavillon habité par les envoyées du Ghazi une scène bizarre se passe. Les jupes et les voiles disparaissent, et au lieu des visages ridés et des tailles voûtées qu'annonçait leur première habitude, il n'y a plus que de jeunes et hardis guerriers qui s'arment en un instant.

À leur tête est Osman, le chef renommé. Il a su tirer habilement parti du piège où il était attiré : c'est lui qui à son tour va se rendre maître du poste invincible.

La citadelle, sans défense, lui appartient. Pour écarter toute surprise du dehors, il court se placer en embuscade avec quelques-uns de ses intrépides compagnons dans la gorge de Kaldiralik.

Ils vont y attendre le retour du seigneur de Belokoma et de sa jeune fiancée, Nilufer. Effrayée d'une attaque aussi imprévue, l'escorte du commandant encore tout enivrée de la fête, ne peut se défendre. Le châtelain tombe sans vie, et Osman vainqueur emmène prisonnière la belle princesse grecque qui devint plus tard la femme de son fils Orkhan.

La rivière qui arrose la plaine de Brousse porte encore aujourd'hui le nom de Nilufer (fleur du Lotus) et l'on dit que la légende de la fiancée enlevée n'est autre que l'histoire de la prise de la ville et de ses campagnes.

La possession de cette puissante place de défense, augmenta le prestige qui entourait le nom redouté d'Osman. Ce fut le signal de la soumission de toutes les forteresses environnantes, et dès lors, il put marcher sans obstacle aux grandes conquêtes qu'il projetait.





3. Le bonnet doré

On combattait sous les murs d'Apollania en Bythinie. La mêlée avait été sanglante : le lac avait vu sur ses bords des prodiges de valeur.

Le siège lent et pénible s'était prolongé plusieurs mois ; enfin la victoire avait étendu ses ailes brillantes sur les troupes ottomanes.

Les murs de la ville venaient de s'écrouler, et les phalanges triomphantes entraient dans l'enceinte au bruit des trompettes retentissantes.

Lorsqu'il apprit cette heureuse nouvelle, le Sultan Amurat était debout appuyé contre un platane ! Ses rêveries ne lui faisaient entrevoir qu'un succès incertain lorsque les clameurs joyeuses l'arrachèrent à ses tristes pensées. Son émotion fut si vive qu'elle en rayonna, dit-on, autour de l'arbre, et l'éclaira d'une lueur merveilleuse. Cette croyance se répandit dans la foule qui donna le nom de *platane heureux* au superbe enfant des forêts et lui voua dès lors un culte populaire.

Quant à la forteresse qui dominait la cité assiégée, on la désigna désormais du titre de *Tanri Ikdughi*, c'est-à-dire, détruite par Dieu.

Après la prise de possession, vint le partage des riches dépouilles des vaincus. Le clairon appela de sa voix sonore, les vainqueurs à la distribution du butin. Amurat dont la présence

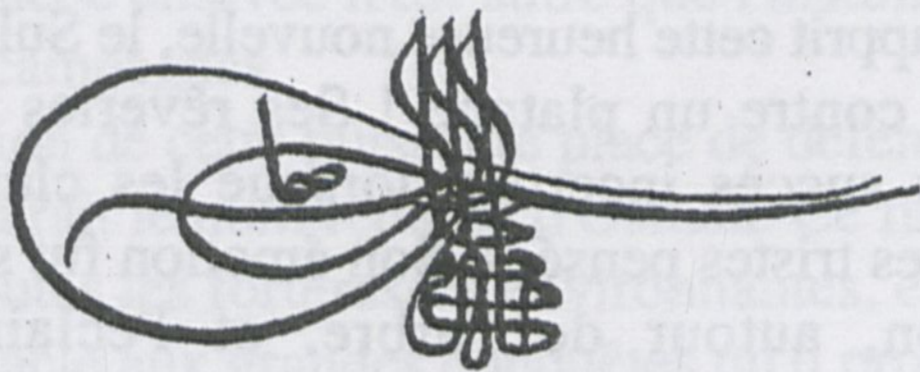
maintenait la discipline dans les rangs, était là, calme comme la puissance, impassible comme la justice. Tout-à-coup, son regard investigateur aperçut dans la foule avide et pressée, un soldat qui portait une coupe d'or assez mal cachée sous son bonnet.

Il le fait venir devant lui et à l'exemple du roi franc Clovis, fait entendre de sévères paroles, et éclate en reproches contre ce vol inexcusable. Peut-être même allait-il sévir plus énergiquement, lorsqu'un rayon de soleil tombant sur le cercle doré qui dépasse la coiffure, attire son attention : l'originalité lui plut.

Dans son enthousiasme de souverain et d'artiste, Amurat trouva le coupable moins indigne, non-seulement il fit grâce au pillard, mais lui donna la coupe volée. Puis il ordonna l'adoption de ce nouvel ornement, et le bonnet doré devint la marque distinctive des gardes du palais et des officiers de la cour. Le sultan lui-même si simple, dans ses habitudes, voulut le porter entouré d'un blanc tissu de Kermian.

Les casques resplendissants et les costumes éclatants de la suite du Padischah sont encore une réminiscence de la coupe d'or dérobée par le soldat au pillage d'Apollonia.

On aime à penser que celui-ci, touché de l'indulgence de son maître, racheta sa faute par un dévouement et un courage à toute épreuve.





4. Les premiers derviches

Il est encore aux environs de Brousse, dans les vallées qu'arrosent les limpides cours d'eau descendant de la montagne, de nombreux pèlerinages signalés à la ferveur des vrais croyants par la sainteté de ceux qui ont habité ces lieux bénis.

Tout à l'entour se déploie une végétation souriante et fleurie. Le calme et la paix y prennent possession de l'âme ; l'on ne s'étonne plus de la quiétude et de l'extase des derviches qui ont laissé depuis tant de siècles des souvenirs d'une puissance surnaturelle.

L'imagination a ajouté à la tradition : la superstition populaire a tout accepté, et a conservé avec un pieux respect les récits les plus extraordinaires et les plus bizarres.

Les derviches, les babas ou dédés, les abdals sont liés intimement aux idées de triomphe et de conquêtes. La victoire accourait à leur voix.

Parmi les noms en grande vénération on doit citer *Geiklibaba* (père aux cerfs) qui, sur sa légère monture escortait l'armée, et portait toujours un secours surhumain aux assiégeants. C'est lui qui se présenta un jour dans la cour du palais d'Orkhan à Brousse tenant avec peine, sur son épaule un rameau de platane, l'arbre favori de la légende turque. Il le planta lui-même sous les fenêtres du Sultan et appela sur cet arbrisseau les bénédictions célestes. En peu de temps, sous son influence, le rameau devint un arbre majestueux à

l'ombrage touffu, dans lequel on se plaisait à voir l'image de l'accroissement et de la prospérité de la race d'Othman.

Le nom de *Doglibaba* (le père potier) est celui d'un derviche qui n'eut pour toute nourriture que du lait caillé ; celui d'*Abdal Musa* rappelle le courage d'un saint homme qui dans sa main portait des charbons ardents sans être brûlé ; celui d'*Abdal Murad* évoque les prodiges de valeur accomplis contre d'énormes serpents à l'aide d'un simple sabre de bois. On dit que Soliman le Grand, lorsqu'il visita la cellule et le tombeau de cet ermite, voulut rendre hommage à la croyance populaire. Il fit enlever un morceau de ce sabre et ordonna qu'on déposa ce fragment dans le trésor du Séraï à côté des armes du prophète.

Après les derviches groupés autour des mosquées, dans des cloîtres fondés pour eux, les solitudes de l'Olympe se peuplèrent de savants et de poètes. Les campagnes embaumées de Brousse inspirèrent les plus suaves descriptions, les plus belles fleurs de rhétorique. *Wasi Ali*, auteur des traductions des fables du persan Bidpai, grâce à ce milieu enchanté répandit sur son ouvrage immortel de sublimes harmonies empruntées aux gazons, aux feuillages, aux profondeurs des bois, aux bruits des cascades et des torrents. *Chiali* (riche en imagination) se livra à des compositions lyriques fort remarquables, et *Deliburader* (le frère bizarre) y écrivit ses naïfs et gracieux récits.

Quant aux savants, ils s'y occupèrent de théologie, de jurisprudence et y préparèrent les sages et profonds enseignements que plus tard ils répandirent dans les intelligences qu'ils furent appelés à développer.

Derviches, poètes et savants sont les grands éducateurs de l'humanité dans les trois mobiles de la vie : la religion, l'esprit et la science !





5. Le fauconnier de Sofia

Sofia élevait orgueilleusement ses bastions imprenables. Depuis deux ans les troupes ottomanes l'assiégeaient vainement, et leur fier courage s'étonnait de cette résistance inattendue.

Les soldats commençaient à murmurer de leur oisiveté ; des révoltes même éclatèrent dans quelques légions.

Au milieu d'une de ces séditions, un jeune Turc, nommé Usundsche-Sunduk, sort des rangs et s'avance vers le Séraskier Balaban.

Celui-ci lit dans les yeux du hardi garçon un éclair de génie et l'engage à développer l'inspiration qu'il semble ressentir. Sunduk, en quelques paroles, assure son chef, qu'il croit pouvoir promettre d'obtenir la reddition de la ville assiégée dans un bref délai !

Cet espoir rend le calme à ses compagnons. Les rebelles rentrent dans le devoir, et le jeune soldat part pour sa périlleuse entreprise.

Bientôt il se présente aux avant-postes comme un déserteur de l'armée turque. On le conduit devant le commandant de la place. Par la franchise de ses manières et la simplicité de ses réponses, il gagne de suite la confiance. Ses talents comme fauconnier ajoutent à cette première impression : par son caractère souple et gai, il captive si bien son nouveau maître qu'il devient son serviteur favori. Il s'attire même les sympathies des officiers subalternes, et agit avec eux de

telle manière qu'ils s'intéressent à ses prétendus malheurs et acceptent comme vraie l'histoire touchante qu'il lui a plus de leur raconter pour expliquer sa présence au milieu d'eux.

Personne n'a de soupçons. Si quelques vieux soldats semblent peu convaincus, et branlent la tête en le regardant passer, Sunduk les a bientôt conquis par ses paroles, sa joyeuse humeur et sa bonne volonté à rendre tous les services qu'on lui demande.

Ce qui plaît à tous, c'est le mouvement et la vie que sa présence a ramenés dans la forteresse habitée depuis le siège par l'inaction et la tristesse. Ce sont maintenant chaque jour des chasses nouvelles organisées par ses soins, des perfectionnements dans l'éducation des oiseaux, des surprises et des distractions surtout pour ce pauvre commandant fort ennuyé de la monotone existence qui lui faisait cette longue réclusion.

Mais Sunduk poursuit son but mystérieux. Il attend le moment où il pourra réaliser sa promesse, et forcer la ville à se livrer elle-même aux Ottomans. Voici comment il y parvint.

Un matin, le transfuge partit avec son maître pour une chasse au héron. Une brise légère agitait les branches fleuries et parfumait les chemins. Tout invitait à la promenade et au plaisir. Sous le prétexte de poursuivre une proie qui fuyait à plein vol devant eux, le fauconnier entraîna son compagnon enivré de la course et sans défiance, dans un endroit assez écarté pour qu'il n'eût à redouter aucune intervention opposée à ses desseins. D'ailleurs nul n'avait de soupçons. Il put donc se saisir sans obstacle de la personne du commandant.

Muet d'effroi et de saisissement, le prisonnier se laissa lier et fut amené ainsi devant le généralissime turc. Les cris de victoire des assiégeants attirèrent sur les remparts les habitants de Sofia. Ils virent avec épouvante leur chef au pouvoir de l'ennemi.

Dès lors, privée de son défenseur, de celui en qui elle avait mis son unique espoir, l'orgueilleuse cité ouvrit elle-même ses portes aux vainqueurs.

Quant au jeune fauconnier, il fut comblé de présents et d'honneurs. Sa ruse avait eu un si magnifique résultat, qu'elle devait être récompensée. Son nom fut inscrit dans les annales de l'Empire, et fut transmis à la postérité. C'est ainsi qu'au point de vue patriotique, on exalte des actions mauvaises dans leur principe.





6. Les arbres légendaires

Le pin illuminé — Le platane du Cid

Entre les arbres nombreux que les traditions populaires saluent à chaque génération, nous en citerons deux qui méritent une mention particulière.

Ils ont même conservé à travers les siècles de merveilleuses propriétés, et le voyageur s'arrête avec respect devant eux, réunissant dans son hommage le souvenir historique et la légende poétique.

Ainsi il est un de ces arbres privilégiés qu'on nomme le *Pin Illuminé*, qui rayonne dans la nuit sombre, et guide le promeneur égaré près de Tumanidsch, vers des routes plus sûres. Les esprits crédules racontent que là se trouve la sépulture du plus jeune des fils du grand Osman Saryati Samedschi. Ses vertus étaient si grandes, sa bienfaisance envers ceux qui souffraient si parfaite, sa religion si juste et si vraie, que tous les gens qui l'approchaient lui vouaient un culte. Aussi lorsqu'il mourut, une lueur merveilleuse se répandit sur le feuillage de l'arbre au pied duquel reposait ce jeune sage.

La foule s'inclina devant ce témoignage céleste, et lorsqu'après plusieurs centaines d'années la lumière disparut à la suite de quelque révolution de la nature, la piété des fidèles remplaça l'éclat brillant venu d'en haut, par une multitude de lampes suspendues comme des diamants aux branches du pin consacré.

Quant au *Platane du Cid*, le drame seul l'a signalé. Le vainqueur de Gallipoli, le héros de la conquête européenne, le glorieux fils d'Orkan, Suleïman Pacha, dans un élan de fiévreuse ardeur cynégétique, tomba sur le tertre verdoyant de l'arbre au bel ombrage.

Car tous ces vaillants jeunes hommes étaient fougueux, et se laissaient entraîner par tout ce qui leur rappelait les exploits guerriers.

La chasse occupait leurs loisirs dans la vie ordinaire : ils y apportaient la même passion que dans des combats plus sérieux.

Il faisait froid et sombre ce jour-là : l'automne étendait son manteau gris sur la nature frissonnante, les bandes d'oiseaux voyageurs s'enfuyaient vers des climats plus chauds.

Suleïman, penché sur son cheval lancé au galop, suivait de l'œil le vol de son faucon, poursuivant une tribu d'oies sauvages. Le hardi cavalier brisait les obstacles ; rien n'arrêtait sa course !

Hélas, l'arbre immobile et puissant était devant lui. Il ne le vit pas, se heurta à son tronc inébranlable, et, renversé sur sa selle, rendit le dernier soupir ! Son corps fut recueilli par des serviteurs que son malheureux père avait envoyés à sa recherche.

Enthousiaste du caractère martial de ce jeune héros, la tradition attribue à Souleïman le miracle d'une victoire après sa mort. Elle le fait combattre et vaincre une troupe d'infidèles, monté sur un cheval blanc sans tache et entouré d'une troupe de guerriers divins. Le caractère du jeune héros prête un charme gracieux à cette légende et a contribué à la perpétuer jusqu'à nos jours !





7. Une fête orientale au 14^{me} siècle

Les descriptions qui vont suivre paraîtraient imaginaires, si elles n'étaient justifiées par le texte même de deux écrivains contemporains et spectateurs de ces magnificences. Il a été traduit par M. Petis de Lacroix, interprète des langues orientales.

Nous pensons que ce récit intéressera nos lecteurs.

«On dressa dans l'immense plaine, disent les historiographes, des tentes soutenues par des cables de soie ; le sol était recouvert de tapis à fond d'or, les rideaux étaient de velours, les planchers d'ébène et d'ivoire incrustés de dessins exquis.

«Le logement Impérial consistait en quatre grandes enceintes symétriques ; son pavillon formait à lui seul un groupe de deux cents tentes ornées de peintures et de pierreries. Chaque tente était divisée par douze colonnes : les étoffes qui les entouraient étaient écarlates au dehors, et nuancées de sept couleurs au dedans, elles se tendaient avec des cordes de soie ; les colonnes étaient d'argent enrichies d'or.

«De nombreux tapissiers avaient employé une semaine entière à dresser et à meubler ce superbe logement. Les mirzas et les émirs avaient aussi chacun un Seraperdé, un Barghiah, des tentes et un grand pavillon nommé Herghiah. Les colonnes des tentes étaient aussi d'argent massif, et les pieds foulaient les plus précieux tapis du monde.

«Les gouverneurs des provinces, les généraux des armées, les seigneurs et les principaux commandants de tout l'Empire s'assemblèrent en ce lieu et y placèrent leurs tentes en bel ordre. Les peuples y accoururent en foule de tous les côtés, se préparant aux jeux et aux plaisirs. Il y en avait des nations les plus éloignées, de la Chine, de la Moscovie, de l'Inde, de la Grèce, du Mazenderan, du Khorasân et de Fan, de Bagdad et de Syrie, enfin des royaumes de l'Iran, du Touran, du Kurdistan et de l'Égypte.

«Il y eut une exposition de toute l'industrie, de tous les arts et de tous les métiers du monde soumis aux lois du Khan.

«Les plus habiles artisans y étalèrent les chefs d'œuvre de leurs professions ; ils dressèrent dans leurs boutiques des trophées, des arcs en fleurs pour représenter ce qu'ils savaient de plus fin dans leur métier ; le tout était orné de bouquets et de guirlandes avec une symétrie parfaite ; il y avait chez les joailliers des colliers de perles et de pierreries, des rubis grenadins et des rubis balais, avec une infinité de pièces de cristal de roche de corail et d'agate, mêlées à une quantité innombrable de bagues, de bracelets et de pendants d'oreilles. Toutes ces richesses rendaient cette plaine une mine d'or, plutôt qu'une mine de fleurs, comme l'indiquait le nom qu'on lui avait donné.

«On éleva un amphithéâtre carré dont le haut et le bas étaient couverts de brocarts et de voiles de clinquants ; les dames avaient pris place sur des tapis de soie de Perse ; les musiciens et les joueurs d'instruments, les baladins et les improvisateurs animaient la foule par leurs fanfares et leurs mots facétieux.

«Il y avait un second amphithéâtre où se tenaient des gens de toutes sortes de métiers ; l'on comptait ainsi cent amphithéâtres de différentes grandeurs remplis de vendeurs de fruits accompagnés de fifres et de tambours.

«Chacun avait construit une espèce de jardin plein de pistaches, de grenades, d'amandes, de poires et de pommes arrangées avec un goût parfait. Tous ces fruits embaumaient l'air et charmaient la vue.

«Les bouchers se firent surtout remarquer par l'originalité de leurs représentations. Ils avaient habillé un homme avec une peau de mouton, et le faisaient escorter d'autres animaux merveilleux ; on

voyait des chèvres parlantes avec des cornes d'or, courant les unes après les autres : c'étaient des jeunes filles déguisées ; il y en avait d'autres qui jouaient les rôles de fées et d'anges avec des ailes ; enfin on pouvait admirer jusqu'à des buffles et des éléphants figurés.

« Dans cette mascarade parut aussi avec un grand éclat la corporation des fourreurs. Ils avaient formé une ménagerie complète où se trouvaient des tigres, des léopards, des hyènes et des panthères. La ressemblance étant merveilleuse, leurs comédies furent des plus intéressantes ; sous le voile de l'allégorie ils donnèrent de sévères leçons aux puissants de l'Empire.

« Les tapissiers exécutèrent un chef-d'œuvre ; ils construisirent en roseaux et en toile peinte un chameau qui marchait comme s'il était vivant. Puis, lorsqu'on le croyait tel, le tapissier qui le faisait mouvoir tirait un rideau et montrait l'ouvrier dans son propre ouvrage.

« Les batteurs de coton firent avec du coton des oiseaux auxquels il ne manquait que les organes de l'existence. Ils élevèrent aussi en même matière un minaret que chacun pensait être construit en briques et en mortier. Cet édifice était d'une hauteur prodigieuse, orné de brocart et de broderies ; sur son sommet une cigogne battait des ailes. Le tout se manœuvrait à l'aide de cordages cachés dans l'intérieur.

« Les selliers ne cédaient rien aux autres ; ils avaient fait deux litières de femme fermées, portées à la manière ordinaire par un chameau. Deux jeunes filles déguisées souriaient à la foule et chantaient des poésies.

« Les nattiers montrèrent leur adresse en tissant fort ingénieusement avec des roseaux deux lignes d'écriture, et des lettres majuscules habilement entrelacées.

« Les tchaouch ou officiers du palais allaient et venaient faisant leur service montés sur des chevaux de race aux selles dorées, incrustées de pierres précieuses et vêtus d'étoffes éclatantes.

« D'un autre côté, il y avait des éléphants d'une grosseur prodigieuse sur le dos desquels on avait ajusté des trônes de bois rare parsemés de pierreries.

«Puis, sous un dais à douze colonnes, on avait placé des urnes de terre autour desquelles étaient attachées des colliers de perles d'où pendaient des flacons d'argent remplis de suaves parfums.

«Des coupes d'or, d'agate et de cristal de roche, entourées d'incrustations, s'élevaient sur des grands vases modelés artistement.

«Dans ces coupes précieuses on présentait des boissons rafraichissantes et fortifiantes, telles que le cammez, l'oxymel et l'hypocras, l'eau-de-vie, le vin de Schiraz.

«On rapporte que pour cuire les viandes de ce banquet on employa le bois de plusieurs grandes forêts.

«Les premiers maîtres d'hôtel, ainsi que les officiers subalternes, demeuraient constamment sur pied pour donner les ordres nécessaires au service.

«Des milliers de tables couvraient la plaine à perte de vue. Des flacons de vin étaient préparés à l'entour et des corbeilles pleines de fruits et de pâtisseries attendaient les gourmets.

«Les boissons et les mets réservés pour le Souverain et les émirs, étaient sous une garde spéciale. Chaque classe avait un service particulier, et ses vases attitrés.

«Le peuple s'abreuvait dans des urnes immenses dispersée de tous les côtés pour ses besoins.

«Comme dans les saturnales de Rome, une impunité et une égalité absolues furent proclamées au nom du Chef de l'État pour tout le monde, pendant cette réunion. Il n'était permis à qui que ce fût de réprimander ou de sévir contre personne, ni au riche d'empiéter sur le pauvre.»

Ainsi sont racontées ces fêtes dignes des plus splendides récits des *Mille et une nuits*. Les contes orientaux plaisent et charment à la fois, parce qu'ils s'appuient toujours sur quelques représentations réelles des faits qui semblent les plus merveilleux.



8. Le forgeron d'Ispahan

L'armée de Tamerlan (Timour le boiteux) roi des Mogols a passé comme une trombe à travers l'Asie, semant partout la terreur et la mort.

Rien ne peut résister à sa sauvage audace et à l'esprit cruel et dominateur de son chef.

Ispahan, elle-même, la capitale de l'Iran, a ouvert ses portes au conquérant, malgré ses remparts et ses tours fortifiées.

Mais cet affront a été vivement ressenti par le peuple. Le sentiment de la dignité nationale humiliée, éveille de nobles résolutions. Un simple artisan conçoit le projet de sauver sa ville natale du joug étranger.

C'est un forgeron d'un des faubourgs d'Ispahan, Ali Katschapa, qui veut être le libérateur de sa patrie. Il avait d'ailleurs parmi ses ancêtres l'exemple d'un pareil dévouement !

Obéissant à la même inspiration que son aïeul, il fait de son tablier de cuir l'étendard qui doit rallier ses frères pour combattre et pour vaincre.

Une nuit, il donne le signal de la révolte : parcourant les rues de la ville endormie, il appelle au retentissement lugubre et prolongé d'un tambour, ceux qui souffrent et gémissent.

La multitude répond à son héroïque initiative, et s'arme pour chasser l'étranger et reconquérir ses droits. La garnison sans défense

est massacrée, ainsi que les commissaires Mogols. Pendant quelques jours Ispahan redevenue libre tressaille d'espérance.

Mais la vengeance de Timour ne tarda pas à arriver, prompte, effrayante, sanguinaire ! Les troupes reçurent l'ordre de rentrer de force dans la ville insurgée, de la saccager, de l'anéantir !

«Et, dit l'historien Scheréfeddin, afin que tout Tatare, prît sa part de cet acte monstrueux, chacun des soldats fut taxé à un certain nombre de têtes qu'il devait apporter.»

Un seul quartier fut excepté du massacre : celui des cheiks et des savants. On alla même jusqu'à entourer d'une garde de sûreté une maison dont le maître, historien illustre, était mort depuis plus d'un an.

La lutte fut désespérée : les soldats, exaltés par le combat, se ruèrent sur les habitants les plus paisibles et les forcèrent à défendre leurs foyers.

Le jeune forgeron se montra digne de la mission qu'il s'était imposée. Animé d'une activité surhumaine, il électrisait le courage des citoyens par des paroles énergiques. Partout où sa présence semblait nécessaire il accourait, défendant pied à pied la position attaquée.

Longtemps le pauvre Ali resta debout : longtemps il recula l'heure de la destruction de sa ville bien-aimée. Mais demeuré seul sur un monceau de cadavres, il fut frappé et tomba.

En le voyant disparaître, ceux qui marchaient à sa voix perdirent ce qui leur restait d'énergie, et se laissèrent égorger sans un murmure.

Le carnage fut horrible, les bras fatigués ne soutenaient plus les armes de destruction ; l'on dit même que les vainqueurs rassasiés de meurtre et de richesses, abandonnaient celles-ci afin d'acheter à d'autres le tribut exigé.

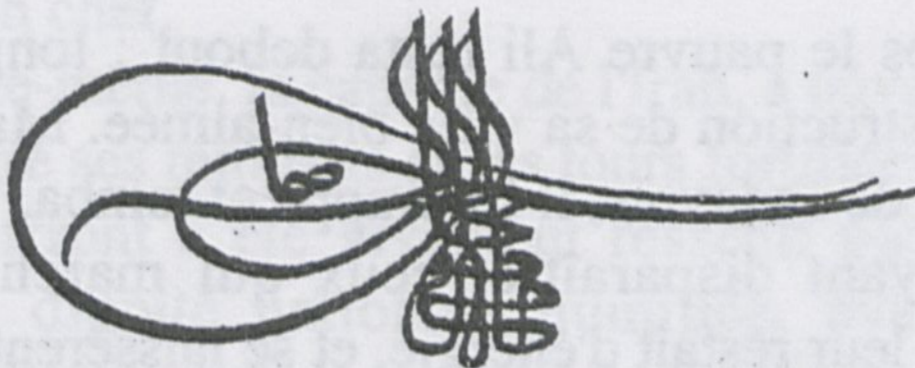
Soixante-mille têtes furent ainsi apportées. De sanglants trophées s'élevèrent, et sur la plus haute de ces tours humaines les cheveux flottants d'Ali apprirent à tous de quel prix on avait payé son énergie.

Si son nom demeure en exécration dans l'armée de Tamerlan, il resta comme un souvenir béni chez le peuple qui l'entoura d'une auréole.

Ainsi, dans les longues soirées d'hiver, lorsque le vent secoue les branches desséchées des arbres dégarnis, et qu'il fait tressaillir la famille réunie autour du foyer, les mères racontent à leurs fils attentifs groupés pour les écouter, les exploits du jeune forgeron. Elles traduisent les gémissements de l'aigle en plaintes du héros plébéien, qui vient disant-elles, parler à ses frères, et leur redire des paroles d'indépendance et de liberté ! Le pâle fantôme apparaît aux jours du danger, sa présence ramène toujours l'espérance et l'énergie dans le cœur de ceux qui l'aperçoivent.

Par malheur toutes les cités assiégées ne rencontrent pas des hommes aussi patriotes ; plus d'une est tombée sans avoir évoqué un pareil dévouement.

Ispahan aujourd'hui n'a plus que l'ombre de sa grandeur passée. Son commerce est étendu et florissant, et pourtant ses marchés et ses bazars jadis les plus grandes places du monde sont pour ainsi dire déserts ; le mouvement des affaires qui s'y traitaient s'est ralenti. Seuls les environs de la ville sont restés les plus beaux du royaume.





9. Le sage Vézir

L'un des hommes dont l'histoire ottomane a enregistré le plus de paroles sensées, de sages conseils et de grands enseignements est le grand vézir Chaireddin Pacha qui laissa en mourant (1386) le renom d'un vaillant guerrier, allié à celui d'un fidèle et loyal serviteur de l'Empire.

L'historien grec Chalcocondylas s'est occupé principalement de sa biographie. Il nous a cité des entretiens remarquables, des actes de sévère justice, enfin des discours d'une politique prudente et habile.

Ainsi, on raconte qu'un jour le Sultan Mourad appela son vézir, et le questionna sur la marche à suivre dans une guerre.

«Sultan Mourad, dit Chaireddin à son maître, permets-moi de t'adresser quelques demandes ? Comment fais-tu lorsque tu veux avec tes armées atteindre une conquête convoitée depuis longtemps ?

— Je profite des occasions, Vézir, je m'attache le cœur de mes soldats par des bienfaits, et surtout par un noble exemple.

— Bien, mais pardonne-moi si je te fais observer que l'on ne rencontre pas toujours les occasions dont on a besoin. Puis, lors même que tu les aurais réunies toutes, comment pourras-tu en tirer parti ?

— En pesant avec réflexion les meilleures et les plus avantageuses pour me conduire au but.

Alors le vézir, malgré le profond respect qu'il avait pour son maître, se prit à sourire, et se mit à lisser silencieusement sa longue barbe.

Ce que voyant, Sultan Mourad voulut avoir l'explication de ce sourire, et pressa son sage conseiller de lui donner la raison de cette désapprobation.

«Sultan, dit Chaireddin, je te sais pourvu d'une grande intelligence, mais ta dernière réponse me paraît imparfaite. Comment, dans une entreprise d'où dépendrait le succès de tes armes, pourrais-tu attendre tout des évènements, sans avoir tout préparé à l'avance ? Comment te livreras-tu follement à l'inspiration du moment sans savoir les faits qu'elle pourra amener ? Non, non ! il faut prendre d'abord la résolution, puis l'exécuter avec rapidité. En un mot, les qualités d'un général doivent être une prudence vigilante dans le conseil, la vivacité de l'éclair dans l'exécution, le courage et l'exemple donnés sans cesse à son armée.

«Agis ainsi, Sultan Mourad, et tu seras digne de commander à l'Empire, et de marcher à la conquête de l'Europe !»

Chaireddin Pacha termina sa vie à Jenitschar, sur le sol européen, dont, grâce à ses sages avis, de vastes portions avaient été acquises à l'Empire Ottoman.





10. La ville d'Amasie

Amasie joue un grand rôle dans l'histoire de l'Empire. Les merveilles dont on retrouve encore des vestiges attestent la prédilection que les Sultans avaient pour elle.

Cette conquête de Bayazet Ildérim brava pendant sept mois les douleurs et les privations d'un siège. L'armée de Tamerlan échoua devant cette vigoureuse résistance et se retira vaincue.

Longtemps, on appela Amasie le Bagdad de l'Empire de Roum.

Ses vieux monuments, les tombeaux de rois creusés dans la pierre séculaire du rocher, les travaux d'art, les aqueducs gigantesque jetés au milieu des vertes campagnes, parlent encore à l'imagination et font comprendre le prestige qui l'entourait.

La fiction est venue, comme toujours, se mêler à l'histoire et en plusieurs points, a fait oublier cette dernière, plus sérieuse et plus sombre.

Ainsi, on raconte qu'un des aqueducs ruinés n'étaient autre que le canal creusé dans la montagne, par Ferhad, le héros d'un sentimental poème, pour recevoir le lait des brebis de sa sœur Schirin.

La promenade de Kanli-Binar, (*la fontaine sanglante*), est aussi illustrée par l'écrivain. C'est là qu'il place la scène émouvante

dans laquelle le dévoué Ferhad, apprenant la mort de cette même Schirin, se précipita sur sa hache et se tua.

L'épisode de Pyrame et de Tisbée peut servir de pendant à ce récit.

La fraîche rivière de l'Iris, appelée aujourd'hui, (nous ignorons pour quel motif) eaux du mercredi, arrose la ville. Elle y répand l'abondance, et donne un nouvel attrait au séjour que l'on fait dans son enceinte.

Chaque sultan ajoutait une merveille à celles qui existaient déjà, et faisait ainsi à Amasie un brillant écrin d'édifices précieux dans le monde. Hélas, il ne reste aujourd'hui de ces merveilles que des ruines presque inexplorées. Seuls, les murs de son antique citadelle, et les fameux tombeaux dont nous avons parlé plus haut, offrent à l'intéressante recherche de l'archéologue des sujets dignes de lui.

L'historien et le vrai croyant trouveront aussi dans les environs d'Amasie quelques souvenirs des jours passés.

Il y a eu là de saints admirateurs de la nature, de dignes serviteurs de Dieu. L'on montre leurs turbés en s'inclinant avec respect.

Parmi eux, se voit celui du Scheik Hosameddin. On raconte de lui que recevant la visite des trois fils d'Amurat, il permit à deux de ces princes de lui baiser les mains ; mais il se jeta aux pieds du troisième, Mohammed, qui fut depuis Sultan, et le conjura en présence de tous de veiller aux intérêts de l'Islam lorsqu'il serait appeler à régner.

Il est encore près de là deux tombes illustres. Ce sont celles de Minun le poète aimable, et celle de Mihri, la Sapho des Ottomans, qui consacra sa vie à chanter les vertus de ses sœurs musulmanes !

Patrie de Sélim I^{er}, Amasie a longtemps été la préférée des maîtres de l'Empire. Elle vit dans les annales historiques mêlée à des récits de gloire et de conquête.

Pourtant, au milieu de cet éblouissant éclat qui accompagne partout la présence des Padischahs, la Bagdad de Roum eut une sombre journée que fit seul rayonner un souffle maternel.

Par un acte de justice exécuté par Iurkesch Pacha, alors gouverneur dans l'Asie-Mineure, quatre cents cadavres étaient restés ensevelis sous les ruines d'un palais.

Une femme, une mère en pleurs, se présente devant le Pacha, se jette à ses genoux, lui adresse les plus douloureuses prières, le suppliant de lui accorder la consolation suprême de serrer dans ses bras son fils tombé avec ses camarades.

Cette sainte prière fut exaucée ! Guidée par sa tendresse, la mère eut le courage surhumain de chercher de longues heures, et finit par retrouver le corps de son enfant, qui, par une protection providentielle respirait encore.

À force de tendresse et de soins, elle le rappela à la vie. Il devint plus tard un pieux serviteur du Dieu qui avait manifesté pour lui sa bonté d'une manière si extraordinaire.

Sans doute, sa tombe et son ermitage reposent-ils sur les bords de l'Iris, sous les verts sycomores d'Amasie.





11. Le Toughra

Dans la galerie qui précède la salle du trône sont rassemblés les grands dignitaires de l'Empire. Ils ont revêtu leurs costumes de cérémonie : leur attitude attentive et silencieuse fait pressentir un événement politique de haute gravité.

Au dehors, l'air chargé d'électricité pèse lourdement sur la ville. De sombres nuages sillonnés d'éblouissantes lames de feu, annoncent un orage effrayant.

Le Sultan Mourad, couché nonchalemment sur ses coussins de brocart, veut réagir contre l'impression accablante qui gagne ses esprits. Il faut qu'il soit lui-même fort et énergique, calme et puissant ; car il va recevoir les envoyés de la République de Raguse, et conclure avec eux un traité de commerce.

Cette première alliance avec des infidèles, doit être une nouvelle source de richesses pour ses sujets.

Avec cette volonté souveraine qui fait plier tout devant elle, Mourad se lève, et la main appuyée sur son sabre, semble invoquer le Tout-Puissant.

Puis sur son ordre les portes s'ouvrent, les députés sont introduits, et après les saluts que prescrit l'étiquette orientale, le plus âgé s'avance et présente l'acte auquel ne manque plus que la signature Impériale.

Un silence profond succède à ces discours. Le Sultan, qui s'est nonchalemment étendu sur ses coussins dorés, semble prêter plus d'attention à l'orage qui éclate dans toute sa violence qu'aux paroles de l'ambassadeur. Tout à coup, prenant le papier il le regarde un instant. Puis par un mouvement spontané et léonin, Mourad se soustrayant aux recherches de la calligraphie turque, trempe sa main dans l'encre, et l'appose en tête du manuscrit, les trois doigts du milieu réunis, le petit doigt et le pouce écartés.

Ce mode d'empreinte fut adopté et consacré, jusqu'à nos jours comme *toughra*, ou signature des Sultans. Au milieu du dessin primitif, des habiles graveurs ajoutèrent le nom du Sultan régnant et celui de son père accompagné de l'épithète «Toujours victorieux.»

L'écrivain chargé par les successeurs de Mourad de conserver ce signe, se trouva revêtu d'une des premières dignités de l'Empire, sous le titre de *Nichandiji-bachi* ou secrétaire d'État pour le seing du Sultan.

Quant à cette première empreinte, plusieurs historiens diffèrent d'opinion : les uns s'accordent à ne trouver dans cette manifestation que l'acte de puissance d'un conquérant habitué à manier plutôt le sabre que le kalem ; les seconds, au contraire, citent le goût pour les études, et les écoles fondées par le Sultan Mourad. Ils ne voient dans le *Toughra* qu'un geste d'impérieuse domination, en un mot, de prise de possession.

Lamartine, dans son histoire de la Turquie, juge ainsi l'acte de Mourad :

«Malgré la tradition, dit-il, on ne peut admettre, cette supposition des historiens Ottomans. Ils oublient que les sujets comme les souverains avaient dans les temps les plus reculés en Orient, l'empreinte de leur cachet ou de leur anneau pour signature. Si Mourad voulut une fois s'écarter de cet usage et prendre sa propre main pour sceau vivant de l'empire, ce geste ne fut évidemment en lui que le geste d'une volonté plus forte et plus authentique marquée par la main souveraine sur un papier jeté aux infidèles, une affirmation, une précipitation, peut-être un dédain, mais non un témoignage d'infériorité d'éducation. Une telle ignorance dans le Chef des Croyants, aurait été un exemple de négligence et presque d'impiété.»



12. La Tartarie

À côté des beautés humaines de l'histoire, il y a encore les beautés naturelles ; et pour donner plus de diversité à nos récits nous citerons quelques descriptions de voyageurs, descriptions remarquables par le style, par la vérité des détails ou la véracité de l'écrivain.

C'est ainsi, qu'ayant parlé de Tamerlan, nous croyons intéressant de faire lire ici la relation suivante sur la Tartarie. Elle est due à la plume du Père Huc, et donne la peinture la plus pittoresque et la plus grandiose des mœurs immuables des Tartares et des sites sauvages de leur patrie.

«La Tartarie est d'un aspect généralement triste et monotone ; jamais l'œil n'y est récréé par le charme et la variété des paysages ; l'immense étendue des steppes n'est entrecoupé que par des ravins, de grandes déchirures de terrains ou par des collines pierreuses et stériles. Vers le Nord, la nature paraît plus vivante ; des forêts décorent les cîmes des collines, et de nombreuses rivières arrosent les riches pâturages des plaines. Mais pendant la longue saison de l'hiver, la terre demeure ensevelie sous une épaisse couche de neige. Vers la Chine, la *Terre des Herbes* se couronne de moissons, et les pasteurs mongols se voient peu à peu refoulés vers le Nord par l'empiètement des cultures.

Les plaines sablonneuses (ou déserts) occupent peut-être la plus grande partie de la Tartarie mongole. On n'y rencontre jamais

un seul arbre ; quelques herbes courtes et cassantes qui semblent sortir avec peine de ce sol durci, des épines rampantes, de maigres bouquets de bruyère, voilà l'unique végétation, les seuls pâturages de ces déserts. Les eaux y sont d'une rareté étonnante. De loin en loin on rencontre quelque puits profond creusé pour la commodité des caravanes obligées de traverser ce malheureux pays.

Il n'y a en Tartarie que deux saisons dans l'année : neuf mois d'hiver et trois mois d'été. Quelquefois les chaleurs sont étouffantes, surtout parmi les steppes sablonneuses, mais elles ne durent que quelques journées. Dans les pays de charrue voisins de la Chine, tous les travaux de l'agriculture doivent être accomplis en trois mois. Quand la terre est suffisamment dégelée, on laboure à la hâte peu profondément ou plutôt on ne fait qu'écorcher avec la charrue la superficie du terrain ; puis, on sème aussitôt le grain ; la moisson croît avec une rapidité étonnante. À peine a-t-on coupé la récolte que l'hiver arrive avec ses frimas terribles. C'est pendant cette saison qu'on bat la moisson. Comme la froidure fait de larges crevasses au terrain, on répand de l'eau sur la surface de l'aire et on bat le grain sur la glace.

La Mongolie à cause de ces vastes solitudes est devenue le séjour d'un grand nombre d'animaux à l'état sauvage. On y rencontre presque à chaque pas des lièvres, des faisans, des aigles, des chèvres jaunes, des écureuils gris, des renards et des loups. Il est à remarquer que les loups de la Mongolie attaquent plus volontiers les hommes que leurs congénères : on les voit quelquefois traverser au galop d'innombrables troupeaux de moutons sans leur faire le moindre mal pour aller se précipiter sur le berger. Aux environs de la grande muraille ils se rendent fréquemment dans les villages tartaro-chinois, entrent dans les fermes, dédaignent les animaux domestiques qu'ils rencontrent dans les cours, et vont jusque dans l'intérieur des maisons choisir leurs victimes ; presque toujours ils les saisissent au cou et les étranglent sans pitié. Il n'est presque pas de village, en Tartarie, où chaque année on n'ait à déplorer des malheurs de ce genre ; on dirait que les loups de ces contrées cherchent à se venger spécialement contre les hommes, de la guerre acharnée que leur font les Tartares.

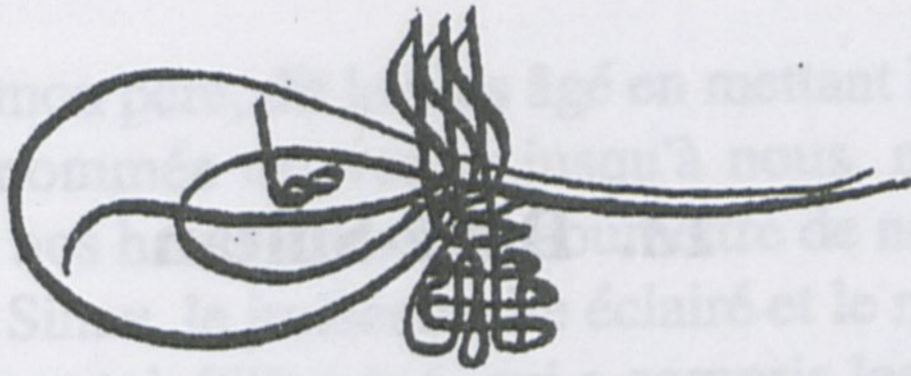
Le cerf, le bouquetin, le cheval hémione, le chameau sauvage, l'yak, l'ours brun et noir, le lynx, l'once et le tigre fréquentent les déserts de la Mongolie. Les Tartares ne se mettent jamais en route que bien armés d'arcs, de fusils et de lances.

Quand on songe à cet affreux climat de la Tartarie, à cette nature toujours sombre et glacée, on admet facilement que les habitants de ces contrées sauvages soient doués d'un naturel extrêmement dur et féroce ; leur physionomie, leur allure, le costume dont ils sont revêtus, tout semble d'ailleurs venir à l'appui de cette opinion. Le Tartare a le visage aplati, les pommettes des joues saillantes, le menton court et retiré, le front fuyant en arrière, les yeux petits, obliques, d'une teinte jaunâtre et comme tâchés de bile, les cheveux noirs et rudes, la barbe peu fournie, la peau d'un brun très-foncé et d'une grossièreté extrême. Il est d'une taille médiocre ; mais ses grandes bottes en cuir et sa large robe en peau de mouton semblent lui raccourcir le corps et le font paraître petit et trapu. Pour compléter ce portrait il faut ajouter une démarche lourde et pesante et un langage dur, criard et tout hérissé d'affreuses aspirations. Malgré cet aspect âpre et sauvage, le Tartare a le caractère plein de douceur et de bonhomie ; il passe subitement de la gaieté la plus folle et la plus extravagante à un état de mélancolie. Timide à l'excès dans ses habitudes ordinaires, lorsque le fanatisme ou le désir de la vengeance vient à l'exciter, il déploie dans son courage une impétuosité que rien n'est capable d'arrêter. Il est naïf et crédule comme un enfant : aussi aime-t-il avec passion les anecdotes et les récits merveilleux. La rencontre d'un lama voyageur est toujours pour lui une bonne fortune.

L'aversion du travail et de la vie sédentaire, l'amour du pillage et de la rapine, la cruauté, tels sont les vices qu'on s'est plus généralement à attribuer aux Tartares. Nous sommes très-portés à croire que le portrait qu'en ont fait les anciens écrivains n'a pas été exagéré ; car on vit toujours ces hordes terribles, au temps de leurs gigantesques conquêtes, traînant à leur suite le meurtre, le pillage, l'incendie et toute espèce de fléaux. Ils sont étrangers à toute industrie ; des tapis de feutre, des peaux grossièrement tannées, quelques ouvrages de broderie sur cuir, ne valent pas la peine d'être mentionnés. En revanche, ils possèdent en perfection les facultés des

peuples pasteurs et nomades. Ils ont les sens de l'ouïe, de la vue, de l'odorat prodigieusement développés. Le Tartare est capable d'entendre d'une distance fabuleuse le pas d'un cheval, de distinguer la forme d'un objet, de sentir l'odeur des troupeaux ou la fumée d'un campement.»

Tel est encore le Tartare du 19^e siècle !





13. Dédé-Sultan

§ 1

La nuit enveloppait de ses voiles sombres le mont Stylarios à l'extrémité méridionale du golfe de Smyrne ; les étoiles brillantes éclairaient seules le sentier qui menait à la cellule de l'ermite.

Deux hommes s'avançaient dans cette direction ; ils semblaient gravement préoccupés, et de temps en temps échangeaient quelques paroles.

« Crois-tu, disait l'un d'eux dont la voix brève et impérieuse dénotait l'habitude du commandement, crois-tu que Mustapha nous écoute et adopte nos projets ? Il nous faut absolument son adhésion : car sa popularité est grande et nous en avons besoin pour dominer les masses. Son esprit enthousiaste acceptera-t-il la lutte, ou le rigorisme de l'anachorète l'empêchera-t-il d'abandonner son rôle de conseiller et de consolateur providentiel.

« — Maître, répondit l'autre compagnon qu'à son accent on pouvait reconnaître pour un israélite, maître, que votre sagesse ne s'inquiète pas. Mustapha est désigné par la volonté divine. Ses actions sont bonnes et ses mérites aussi nombreux que les étoiles du firmament. Il vous écoutera et sa parole fera lever des centaines, des milliers de soldats prêts à défendre sa croyance. Déjà, il a reçu des avertissements célestes, le Koran lui a été révélé dans sa pureté

primitive. Il a transmis ses révélations et ses disciples vont les répandre par tout le monde.

«Regardez en face de vous. Ce point brillant est le foyer qu'il allume chaque soir pour servir de fanal aux pauvres pêcheurs attardés sur le golfe, ou aux visiteurs nocturnes comme nous !»

En effet, une lueur brillante illuminait le sommet de la montagne, et à mesure qu'ils avançaient les deux voyageurs pouvaient apercevoir la longue silhouette du solitaire attisant le brasier.

«Salut, mon père, dit le plus âgé en mettant le pied sur la plateforme ; ta renommée est venue jusqu'à nous, nous venons, à tes pieds déposer nos hommages et te soumettre de nobles plans. Je suis Bedreddin de Sinav, le jurisconsulte éclairé et le mystique adepte. Je m'incline devant toi, l'illuminé, qui a compris les vrais éléments de la sagesse contenue dans le Livre Saint. Je viens te dire que l'heure est venue. Tu dois à tous de répandre la nouvelle doctrine. Quitte ton ermitage, descends au milieu de nous. Que tes paroles soient la manne fécondante, et que désormais l'égalité et la pauvreté forment une association universelle entre les peuples ! Je te salue, Dédé Sultan ! Accepte ce nom : ne dois-tu pas être désormais le père et le seigneur des nations ?»

Puis la conversation continua à voix basse entre ces hommes qui avaient de mystérieux discours à échanger.

Le soleil levant qui dorait les eaux bleues de la mer et du golfe, permettait d'apercevoir dans le lointain la ville de Smyrne endormie, lorsque les trois initiés se séparèrent.

Cette association devait avoir des résultats terribles pour la paix de l'Empire, et ses développements occupent une page intéressante dans l'histoire ottomane.

Mais avant de parler des péripéties du drame, nous allons donner quelques détails sur les hommes qui suscitèrent cette guerre civile sous les apparences d'une guerre religieuse.

§ 2

Dédé Sultan, le héros de l'insurrection qui éclata sous le règne de Mahomet Tchelebi, était un pauvre homme du peuple, dont la vie

ascétique et solitaire avait exalté l'esprit, et qui se trouvait ainsi préparé à la mission qu'une intelligence supérieure devait lui confier.

Quant à l'instigateur de cette démonstration et de cette nouvelle propagande, celui que nous avons vu venant proposer à l'anachorète de se mettre à la tête du mouvement, c'était un savant juge de l'armée, dont les écrits comme légiste et comme mystique avaient déjà acquis une grande renommée. Bedreddin de Sinav avait par malheur un caractère ambitieux dont les éclairs effrayèrent le pouvoir au point de le faire exiler à Nicée.

Dans les tristes heures de son pénible loisir, il eut le temps de mûrir un gigantesque projet, et choisit pour instruments, d'abord l'ermite du mont Stylarios, puis un juif apostat, nommé Kemal Rubdin, celui qui l'accompagnait dans sa visite à Mustapha Berekloudji, maintenant Dédé Sultan.

Après l'adhésion de l'ermite, Kemal, à la tête des derviches, parcourut les provinces en expliquant la nouvelle doctrine qui rendait au Koran sa simplicité originelle. Il prêchait l'égalité, appelait à lui les chrétiens et fondait une association universelle entre les peuples.

Le but caché de ces prédications était de se ménager des prosélytes et des émissaires dans les diverses parties du royaume, afin d'arriver à la domination générale de l'Europe et de l'Asie.

Mais la crédulité populaire n'approfondissait pas ces mystères d'une politique tortueuse. Elle acceptait dans toute leur naïveté, les témoignages des disciples de Dédé Sultan. Lui-même, inspiré de la sainteté de son apostolat, dépêcha ses adeptes vers les prêtres grecs pour les rattacher à lui. C'est ainsi qu'il envoya près des autorités de Chio, deux fidèles qui arrivèrent les pieds et la tête nus, enveloppés d'un manteau de drap. Ils allèrent aussi trouver un fameux anachorète de Crète qui vivait dans le cloître du Turlatas, et lui portèrent ces paroles du maître : «Je suis comme toi un ascète. Je prie le même Dieu que toi, et de nuit je viendrai te parler en passant la mer à pied sec.»

Le turc fanatique avait rencontré son frère dans l'ermite grec, car celui-ci assura à l'historien Ducas que Mustapha venait causer la nuit avec lui, en marchant sur les eaux.

Tout ceci est la partie calme de cette insurrection. Il devait arriver une terrible réaction, et comme conséquence une répression sanglante.

§ 3

En effet, le Padischah ne pouvait souffrir la puissance qu'acquerrait le prophète populaire qui groupait autour de lui des forces considérables.

Une première fois, il envoya contre l'armée des novateurs le gouverneur de Sarouchan, Sisman, fils du roi de Serbie ; mais ce chef ne put s'emparer du passage du mont Stylarios et fut obligé de se retirer.

Deux autres tentatives contre cette position inexpugnable, rempart des insurgés, demeurèrent sans résultat. Bientôt Mahomet réunit ses troupes d'Europe et d'Asie, afin d'exterminer la secte redoutable. Il en donna le commandement à son fils Amurat, sous la direction du Grand Vézir Bayezid Pacha.

Ces nouvelles troupes s'emparèrent des passages fortifiés, et purent arriver au Mont Stylarios ; là, une bataille sérieuse fut livrée, et malgré la défense désespérée des assiégés qui se faisaient tuer pour qu'on ne parvint pas jusqu'à leur chef, Dédé Sultan fut pris et emmené à Ephèse.

On espéra, par les tortures, le faire renier sa doctrine et le ramener à l'Islam. Il confessa jusqu'au dernier soupir sa foi en la croyance qu'il prêchait. On rencontra la même fermeté chez ses disciples, qui moururent en murmurant ces mots : « Père Sultan, que ton règne arrive ! »

Le courage et la force de ces pauvres gens, la confiance de leur Maître en une vie meilleure, donnèrent une nouvelle ardeur à la résistance. Dédé Sultan eut désormais un caractère surnaturel. Aussi, douta-t-on longtemps de sa mort, et l'opinion se répandit qu'il existait et parcourait le monde.

L'anachorète grec soutenait même qu'il revoyait son ancien compagnon et avait de longs entretiens avec lui.

Après la défaite du mont Stylarios, une seconde bande sous les ordres du juif Forcad s'opposa à la marche de l'armée impériale et fut battue près de Magnésie.

Enfin Bayezid et Mourad revinrent en Europe pour anéantir la dernière tête de cette hydre renaissante qui se dressait menaçante et terrible dans les monts de l'Hémos, sous le commandement de Bedreddin de Sinav.

Il y eut là encore d'affreuses représailles, mais les plaines de Sérès virent la défaite des derniers sectaires et la mort de leur chef qui fut pendu, malgré son haut mérite et ses profondes connaissances.

Ces luttes civiles sont d'autant plus regrettables que l'esprit qui anime les deux partis est entaché d'intolérance.

Dans cette triste histoire du pauvre Mustapha Berekloudji, on oublie souvent les influences ambitieuses et coupables qui poussaient à la révolte une population crédule, pour ne voir qu'un homme simple et croyant, pénétré d'une foi sincère dans le caractère dont il pense que Dieu l'a revêtu, et acceptant le martyr comme une épreuve céleste qui augmentera le nombre des prosélytes de la nouvelle doctrine.

D'autres soulèvements eurent lieu plus tard ; mais les moines et les prêtres n'y prirent aucune part.

L'islamisme contient dans ses préceptes une trop entière soumission aux décrets du Souverain, représentant du Prophète sur la terre, pour permettre la moindre rébellion envers son autorité. Le progrès en pénétrant dans l'Empire amène des améliorations dans tous les branches du Gouvernement, mais éloigne la pensée d'une révolution religieuse.

Cela est dû à la sage liberté accordée aux diverses nationalités, quelles que soient leurs croyances et leurs lois respectives.

Ainsi parlent les historiens.

favours. Cependant il était dominé par une volonté invincible de faire parler de lui, et de donner au monde une seconde représentation des conquêtes d'Alexandre.

Une question de dignité, qui le trompa, l'entraîna dans une lutte terrible, qu'il avait promis de soutenir.

Nous verrons comment le fils du Sultan l'hérité du Beylik de Moghèna, à son père Jean Castriot, il en conçut un si violent ressentiment qu'il jura de s'en venger d'une manière éclatante.



14. Légende albanaise

Les légendes sont toujours pleines de poésie et de charme, mais elles contiennent souvent de mélancoliques récits. Telle est celle que l'on lit dans les chroniques albanaises et que nous citons comme une des superstitions pénibles des premiers âges.

«Pour obéir à un cruel usage, les trois frères albanais qui bâtirent la citadelle de Scutari en Albanie (Skodra), murèrent une jeune femme vivante et mère d'un enfant à la mamelle dans les souterrains de la forteresse. La mère condamnée ainsi à une mort lente dans la nuit de ce noir cachot, demanda pour toute grâce qu'on laissât au mur une fente par laquelle elle pût donner encore à son fils la dernière goutte de son lait avec sa vie.

«On lui accorda cette prière, et elle mourut en nourrissant son enfant.

«La terre émue de cette tendresse excessive, survivant à l'espérance et à la vie, s'ouvrit d'elle-même où le lait était tombé, et y fit couler éternellement la source jaillissante des eaux bienfaisantes de Scutari.»

Ainsi, les Albanais avaient dans leurs lois primitives de cruelles croyances. Les victimes vivantes leur semblaient d'agréables offrandes : ils pensaient se rendre la terre favorable et poser ainsi la gloire future de leurs cités.

Après la défaite du mont Styliarios, une seconde bande sous les ordres du juif Forcad s'opposa à la marche de l'armée impériale et fut battue près de Magnésie.

Enfin Bayezid et Murad se dirigèrent vers l'Europe pour anéantir la dernière tête de cette bande. L'armée turque se dressait menaçante et terrible dans les monts de Sinav, sous le commandement de Bedredin de Sinav.



Il y eut là encore d'âpres combats, mais les plaines de Sérès virent la défaite des derniers sectaires et la mort de leur chef qui fut pendu, malgré son haut mérite et ses profondes connaissances.

Ces luttes et ces victoires ont été si nombreuses que l'esprit qui anime les deux parties est saturé d'intolérance.

Dans cette triste histoire, nous voyons Mustafa Beykandji, un héros qui a été le champion de la liberté et de l'indépendance.

15. Scander beg

§ 1

Les deux grandes figures de Scanderbeg et de Huniade Corvin planent sur leur époque. Quoiqu'elles ne s'élèvent qu'en antagonistes de la puissance ottomane, elles méritent de prendre place dans ces chroniques.

D'ailleurs les Turcs enthousiastes de tout caractère héroïque rendent justice même, à leurs ennemis, lorsque ceux-ci se placent par des actions d'éclat au-dessus du vulgaire.

Scander beg surtout a droit à leur admiration, parce qu'ils ne doutent pas qu'il n'ait puisé ses vertus à la cour d'Amurat.

C'était le fils de Jean Castriot, chef héréditaire des Albanais et bey de Moglhéna. Il n'avait pu conserver sa principauté qu'à la condition de payer un tribut, et d'envoyer ses quatre fils à la cour Impériale, afin qu'ils pussent y être élevés en véritables Ottomans.

Scander beg seul survécut : la tendresse de sa mère, la princesse Serbe Voïsova veillait sur lui. Déjà un surnaturel prestige le désignait à la foule. Un rêve merveilleux avait montré à la princesse son fils qui, semblable à un gigantesque serpent menaçait la Turquie de sa gueule béante, tandis que sa queue battait les flots de la mer Adriatique.

Le jeune Albanais élevé dans la religion musulmane, servit d'abord avec un grand dévouement le Sultan qui le comblait de

faveurs. Cependant il était dominé par une volonté invincible de faire parler de lui, et de donner au monde une seconde représentation des conquêtes d'Alexandre.

Une question de dignité blessée, d'ambition trompée l'entraîna dans une lutte terrible contre ceux même qu'il avait promis de soutenir.

Nous verrons comment n'ayant pu obtenir du Sultan l'hérédité du Beylik de Moglhèna, à la mort de son père Jean Castriot, il en conçût un si violent ressentiment qu'il jura de s'en venger d'une manière éclatante.

§ 2

Les bord de la Morava disparaissaient dans les brouillards de la nuit ; la ville de Croïa se reposait un moment de ses cruelles angoisses.

Au milieu d'un silence général, un bruit de chevaux se fait entendre. Ce n'est pas une ronde de nuit, mais bien le passage d'un personnage de distinction.

Les sentinelles se sont écartées respectueusement, et la lueur rouge de leurs feux a éclairé le visage d'Isclander beg, qui, suivi, de quelques Albanais se dirige vers la tente du Grand Vézir. Sa haute faveur est tellement connue de tous que personne ne s'oppose à son dessein.

En soulevant les rideaux de la tente du second chef de l'État, l'ancien page d'Amurat semble hésiter un moment ; mais, réprimant ce mouvement importun, il avance avec assurance présentant au garde du sceau Impérial, un ordre auquel il ne manque que le seing du Sultan. Par cet écrit, il était enjoint au gouverneur de Croïa de remettre la ville au porteur de ce message, comme à son successeur.

Le Vézir relit plusieurs fois cet acte suprême et refuse d'y apposer le sceau souverain.

Sous la menace d'une mort violente, il finit par céder. À peine a-t-il tracé le dernier signe, qu'il tombe sous le cimeterre de l'audacieux Scander, qui malgré les gardes attirés par le bruit, put s'échapper de la tente avec son neveu Hamza (10 novembre 1448).

Sept jours après, le prince rebelle tenta d'exécuter son hardi projet de s'emparer de Croïa. Grâce à quelques centaines de partisans dévoués à ses intérêts, il y réussit. Cette première conquête fut honteusement souillée par l'immolation de la garnison turque, et par un massacre général dans les villages environnants.

Cette prise de possession de la capitale de ses anciens États héréditaires, n'apparaît qu'à travers de lugubres souvenirs.

Dès lors commença une guerre vertigineuse, où, tour à tour agissant en prince, en roi, en aventurier et même en brigand, Scander beg acquit une renommée universelle. Il envahit la Macédoine et se ligua avec Huniade et le roi de Pologne. Grâce à sa parfaite connaissance du caractère ottoman, il put tenir en échec deux formidables armées et deux redoutables chefs, Amurat II et Mahomet II. Le rêve maternel se trouva réalisé en partie.

La terreur précédait son nom, l'étonnement le suivait : la clameur populaire lui donna le surnom de Diable blanc de Valachie.

Il faut avouer que parfois il semblait doué d'une puissance diabolique, dans les ruses que son esprit inventif lui suggérait pour dérouter ses ennemis. Cette existence de triomphes et de luttes dura vingt-quatre ans.

Puis le colosse tomba, et laissa le soin de juger ses actes à l'impartiale histoire.

§ 3

Le héros légendaire est étendu sur sa couche funèbre. Une réunion des chefs influents de son armée, fait cercle autour de lui, pour recueillir ses derniers conseils.

Son jeune fils est là dans les bras de sa mère. Elle le présente aux nobles albanais, tout émus des sages paroles que le vieillard leur a fait entendre. Ils sont prêts à jurer hommage et fidélité à l'héritier de leur vaillant commandant.

Soudain une rumeur lointaine arrête le serment sur leurs lèvres.

Ils écoutent, le bruit s'approche. Un messager haletant et couvert de poussière, s'élançe. Il peut à peine articuler quelques mots, parmi lesquels on comprend pourtant que les Turcs

vainqueurs sont aux portes de Lyssus, que la ville anéantie par l'absence de son chef adoré, ne pense point à se défendre et que tout est perdu.

À ces nouvelles désespérées, Scander beg se soulève sur sa couche, son ardeur guerrière lui donne une vie nouvelle : «Compagnons, s'écrie-t-il, allez en avant. Malgré ma faiblesse, je vais revêtir mes armes et serai bientôt avec vous ! Croyez-en votre fidèle Seigneur, la victoire reviendra comme toujours sous notre drapeau !»

En effet, le malade abandonne son triste lit, il appelle ses écuyers, qui l'aident à revêtir son armure de bataille. Puis il se fait porter sur son cheval de guerre, et s'avance hors de la ville à la tête de ses cavaliers albanais.

L'heure était propice, les troupes découragées commençaient à se débander. L'arrivée de Scander beg arrêta cette disposition dangereuse ; les soldats se rallièrent autour de leur chef, repoussèrent l'ennemi et la victoire signala sa dernière journée. On le ramena alors à Lyssus, sa ville préférée, mais il était mort !

Jusqu'au moment suprême Scander beg avait gardé son prestige. Il était resté fidèle à son armée, et la main inerte qui tombait à son côté, tenait encore le sabre qui avait frappé toujours mortellement.

Avec lui l'Albanie vit s'envoler le génie qui l'avait rendue invincible. N'était-il pas la personnification du caractère albanais.

Il est à regretter que toute cette vie d'intrépides actions n'ait pas été consacrée à ceux qui avaient formé ce héros. Peut-être eut-il fallu quelques concessions de la part du Souverain à cette humeur active et ambitieuse. Quoique le caractère national se montrât souvent dans les décisions du roi de Croïa, il dut se rappeler plusieurs fois la bonne foi de ses anciens compagnons, et dut gémir de ne trouver autour de lui que la dissimulation, la trahison, le meurtre et la défection !



16. Huniade Corvin

C'était sur les bords du Danube immense ; la ville de Bude s'éveillait à peine, lorsqu'une jeune femme et deux enfants sortirent d'une élégante habitation située aux portes de la cité.

Ils se dirigèrent vers les grands bois qui enserrent la capitale de la Hongrie, afin de respirer les fraîches émanations d'une matinée d'été.

Le plus âgé des jeunes gens portait un arc et des flèches, et sa ressemblance accentuée avec la jeune femme attestait le lien fraternel qui les unissait. Le plus petit, un enfant encore, courait devant eux, s'ébattant avec la joyeuse vivacité de son âge ; et ne faisant pressentir en rien, les destinées glorieuses auxquelles il devait être appelé !

C'était pourtant le futur héros d'une épopée merveilleuse, c'était Huniade Corvin. Sa mère qui l'accompagnait était Élisabeth Morsinaï, mariée en secret avec le roi de Hongrie Sigismond, et le jeune archer était le frère de la princesse valaque.

Élisabeth avait quitté sa patrie pour suivre son époux. Elle vivait dans le silence et la retraite, élevant pieusement son fils dans l'amour de Dieu et dans le respect dû à son souverain, à son père.

Ce jour-là, fatiguée de la promenade, sérieuse et préoccupée, elle s'arrêta dans une clairière, et s'assit sur la mousse parfumée.

Huniade s'approcha de sa mère lui apportant des fleurs éclatantes. La voyant inattentive à son présent, il lui saisit la main et

l'attira vers lui. Suivant alors la mobile réaction des idées enfantines, il abandonna son bouquet, et s'amusa à prendre l'anneau d'or, gage de la fidélité de Sigismond. Puis il s'éloigna pour jouer avec son nouveau hochet sans que sa mère, se fût aperçue de son action.

Mais bientôt ses pleurs et ses cris arrachèrent la songeuse à sa longue rêverie.

Un corbeau, attiré par l'éclat scintillant du bijou, s'était abattu vers le petit garçon, et avait emporté l'anneau dans son bec à la cime d'un chêne élevé.

Le jeune Mathias, témoin de la douleur de sa sœur, qui craignait les reproches de son époux, n'écoula qu'un premier mouvement. Bandant son arc, il abattit l'oiseau voleur, et rendit la bague à l'enfant désolé.

Ce fut l'origine de ce mot de *Corvinus*, qui devint plus tard le nom de la dynastie hongroise des Huniades. Les armoiries de la maison royale portent un corbeau tenant un anneau dans son bec.

Plus tard, le jeune garçon victime de l'oiseau acquit une grande renommée. Son éclat rejaillit par toute l'Europe. Il fut connu comme un profond politique et un chef savant et courageux.

Par malheur, l'Empire Ottoman le compta parmi ses ennemis. Ce furent ces luttes perpétuelles qui mirent en relief les vertus civiques et les talents stratégiques de ses adversaires, les Sultans Amurat et Mahomet II.

Pour compléter ce récit nous esquisserons à grands traits cette existence digne des héros d'Homère.

Pendant de longues années Huniade défendit avec succès sa patrie contre les armées ottomanes.

A la mort de Wladimir, roi de Hongrie, il fut appelé à gouverner ce royaume pendant la minorité du jeune Ladislas V, et durant cette régence de 12 années, il prouva qu'il était aussi savant diplomate que brave guerrier.

Les plaines de Cossova le virent combattre pendant trois jours et rester maître du champ de bataille.

La défense de Belgrade mit le comble à sa gloire. Là s'arrête cette vie illustre. Il meurt de ses blessures laissant à la Hongrie un second défenseur dans son fils Matthias qui fut plus grand encore que n'avait été son père !



17. Les Portes Ciliciennes

Récit d'un voyageur

Lorsqu'on a doublé le cap Kanzir pour se rendre à Alexandrette, ou bien lorsqu'on traverse le golfe en sens inverse pour gagner le nouveau port de Mersina, on aperçoit vers le Nord la grande ligne des sommets élevés du Taurus Cilicien.

Leurs cîmes aux neiges éternelles se détachent presque en tous temps en blanc jaunâtre sur un fond bleu azuré qui repose l'œil du voyageur ; on se sent involontairement attiré par ces stigmates énergiques de l'Asie-Mineure.

La basse Caramanie, ou la grande plaine de Tchoukour Ova qui s'étend sur plus de cent kilomètres entre Mersina et la ville de Sis, ancienne capitale de la petite Arménie, ne contient pas moins de cinquante kilomètres de largeur du littoral de la Méditerranée au pied de la chaîne du Taurus.

C'est dans cette plaine, nivelée pour ainsi dire que s'élèvent Tarsous et Adana.

La première est l'ancienne Tarse des Grecs et des Romains. On y voit encore des vestiges de cette vieille cité.

Adana est une ville moderne qui n'offre rien de remarquable. Elle est située sur le Seihoun, rivière navigable, qui se jette à l'entrée du golfe d'Alexandrette. Tarsous est baignée par le Cydnus dont les eaux glacées faillirent coûter la vie à Alexandre le Grand.

L'immense plaine de Tchoukour Ova fut autre-fois l'un des greniers d'abondance des Romains. Elle est encore bien cultivée, mais la chaleur y est insupportable en été. Le célèbre Humboldt y fait passer la ligne isotherme du Caire, et cela s'explique par la formidable barrière que le Taurus oppose au vent du Nord.

Les premiers rameaux du Taurus Cilicien sont escarpés et difficiles ; les chemins tortueux que les caravanes y ont pratiqués avec le temps sont pour la plupart impraticables et dangereux. Le pays est désolé et désert.

Cependant les grands cimetières qu'on rencontre à chaque pas, témoignent qu'une civilisation récemment éteinte, s'était emparée de cette contrée.

Mais combien le paysage se transforme à mesure que l'on s'élève dans la chaîne, surtout quand on a rejoint le Cydnus à l'endroit où il sort de la vallée profonde et étroite qui remonte de Saredjak Khan aux fortifications d'Ibrahim !

Là, tout est riant et sauvage en même temps, les deux versants de la montagne littéralement couverts de forêts que la main humaine n'a pas encore profanées, semblent s'entrelacer pour donner au torrent qui coule à leur pied les formes les plus pittoresques. Le vers sapin n'y domine pas, pourtant il est abondant.

Au printemps la grosse violette dite de Parme tapisse les bords du Cydnus et remplit, mêlée au lierre, les crevasses de tous les rochers qui paraissent s'être écartés pour faire place au passage des eaux.

Il n'est pas rare de rencontrer au fond de cette vallée le loup et l'hyène, le cerf et le chevreuil, tandis que le sanglier et l'ours parcourent les hauteurs.

En revanche on y voit peu d'oiseaux. C'est au milieu de cette longue gorge de montagne que se dressent devant le touriste émerveillé les Portes Ciliciennes. L'effroi le gagne parfois, car ici le tableau change tout-à-coup. Plus de versants boisés, plus de verts feuillages, plus de violettes surtout.

Les deux côtés de ce défilé ou de ce boghas sont bordés sur près d'un kilomètre de longueur par une véritable muraille de rochers ; on dirait que les Titans se sont plu à les tailler. Les Portes Ciliciennes n'ont pas plus de six à huit mètres de largeur, tandis que

la hauteur de leurs murs à pic dépassent certainement quatre cents mètres.

La grande route suivie par les caravanes qui opèrent le transit entre la Méditerranée, la Caspienne et le Cydnus se disputent cet étroit passage. Aussi, le voyageur doit-il soigneusement éviter de s'y croiser avec un de ces formidables chapelets de deux à trois cents chameaux, car il risquerait fort d'être meurtri contre les parois de pierre ou lancé dans le torrent.

Auprès de ces portes, se trouve Kulek Mabden où Ibrahim Pacha fit fondre pour les besoins de son armée des minerais de plomb, provenant des environs.

Quand on quitte la gorge parcourue par le Cydnus toujours en remontant vers ses sources, le lit caillouteux du cours d'eau occupe un espace considérable.

C'est sur les sommets peu élevés qui dominant l'entrée de la gorge, que se dressent majestueusement les fortifications d'Ibrahim et les retranchements d'Omer Pacha.

Il suffit d'avoir parcouru une seule fois le pays pour comprendre de quelle importance doit être à toutes les époques, l'occupation de ce point stratégique, et comment les anciens, puis les Turcs et les Égyptiens sous le commandement du fils de Méhemet Ali, cherchèrent à en tirer parti.

Si l'on quitte la vallée du Cydnus en cet endroit pour entrer dans celle du Seihoun, et si l'on franchit toujours en suivant la route des caravanes, le col de Téki à travers une forêt de sapins attristant un peu les sites environnants, on ne tarde pas à découvrir sur la droite une nouvelle gorge sombre en forme de voûte sous laquelle s'engouffre l'un des affluents du Seihoun, le Fahyt Tchaï.

Cette gorge est le défilé de Bélémédek, ouverture que les eaux se sont frayées un jour pour courir à la mer qui les attendait.

Des traces incontestables signalent d'ailleurs au-dessus de ce défilé la présence d'un ancien lac alpestre, qui occupa une vaste surface dans la vallée, au point où est construit actuellement Bozanti-Han. Les eaux thermales d'Edjèla se trouvent à droite des beaux porphyres de Tchifté-Han. La forêt diminue, car l'industrie humaine a établi ses gigantesques travaux près de là, et les grandes

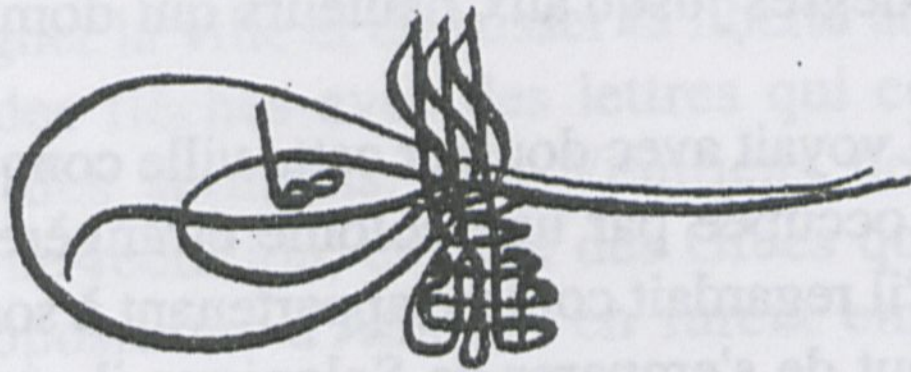
exploitations minières de Bulgar dagh ont besoin d'un combustible inépuisable.

Mais comme c'est une des richesses du pays, comme les mines du Taurus offrent aux recherches des gisements considérables, on s'en occupera toujours.

Des villages entiers envoient leurs habitants travailler aux mines, et vivent de ce voisinage.

Si les arbres centenaires tombent sous la hache des bûcherons-mineurs, la terre remplace ces richesses forestières par des richesses qu'elle arrache de son sein. Des deux côtés c'est une mère prodigue de ses biens. Mais par malheur le filon d'or et d'argent disparu n'atteint pas aussi profondément les besoins vitaux qu'une forêt abattue dont les rejetons doivent mettre des siècles à repousser grands et majestueux.

Le Taurus a encore d'immenses forêts, et d'inépuisable mines à offrir à l'industrie. Celle-ci ne négligera jamais de s'approprier ces trésors, et bien longtemps encore les marteaux résonneront dans cette contrée.





18. Siège de Thessalonique

C'était en février 1430. Thessalonique était alors une possession vénitienne. Le voyageur qui s'arrêtait dans son golfe au merveilleux paysage, était ébloui, et restait saisi d'admiration devant son vaste amphithéâtre demi-circulaire dans lequel les édifices les plus beaux s'élevaient par degrés jusqu'aux hauteurs qui dominaient les bords de la vaste baie.

Amurat II voyait avec douleur cette ville conquise jadis par son aïeul Bayezid, occupée par une colonie étrangère, et il résolut de reprendre ce qu'il regardait comme appartenant à son patrimoine.

Dans le but de s'emparer de Salonique il appela Hamsa, Beg d'Asie, et le chargea d'investir la cité, objet de ses rêves.

L'armée turque était nombreuse. Elle campa dans la belle plaine qui précède les portes. Là, tout souriait aux assiégeants. Des cultures étalaient leurs légumes et leurs fruits. D'admirables sources, jaillissant du pied de la montagne de marbre doré, qui couronne la ville, y répandaient la richesse, l'ombrage et la fraîcheur. Des massifs de peupliers, de saules, de figuiers, de cerisiers, de vignes sauvages, exhalant l'odeur la plus suave, dissimulaient les ruisseaux.

Plus loin, des prairies inondées ou couvertes de grands roseaux montraient des troupeaux de buffles à l'œil étonné, aux cornes énormes, la tête seule hors de l'eau tandis que des abeilles et

des essaims de papillons, noirs et bleus, tourbillonnaient sur les fleurs. Le Pangie, avec ses sommets majestueux couverts de neiges, semblait s'avancer comme pour rejoindre la ville et la défendre. Enfin pour terminer cette description, de belles lignes de montagnes fermaient l'horizon de tous côtés, ne laissant qu'une ouverture par laquelle on pressentait dans le lointain le bassin du Strymon. Les Turcs étaient donc là entourant la ville dont la garnison était, ils le savaient, insuffisante.

Une révolution terrestre vint encore à leur aide.

Un dimanche, dans la nuit, la terre trembla et au milieu de l'effroi causé par ce phénomène, des soldats turcs sans se réunir en troupes sous leurs drapeaux, pénétrèrent dans la cité, pour savoir s'ils ne pourraient pas d'accord avec les habitants s'y établir au nom d'Amurat II.

Beaucoup de citoyens étaient disposés à se rallier aux assiégeants, mais la prudence vénitienne avait pris des mesures telles qu'ils ne purent se rapprocher.

En vain Hamsa fit-il trois sommations aux assiégés ! en vain, promit-il d'épargner la ville et de laisser la liberté aux habitants ! en vain lança-t-il des flèches avec des lettres qui confirmaient ces assurances par des serments. Les Vénitiens ne voulurent pas entendre parler de reddition, et ceux des Grecs qui auraient prêté l'oreille aux propositions d'Amurat, en furent empêchés par des mercenaires étrangers qui les surveillaient.

Enfin, on répandit l'annonce d'un assaut général. L'armée turque se précipita vers les remparts avec des échelles, des planches, des fascines et animée d'une ardeur terrible.

Sur l'avis d'Ali Beg, fils d'Evrenos, Amurat avait fait proclamer à son de trompe que toute la population ainsi que tous les biens, serait la proie du soldat, et qu'il ne se réserverait rien que la possession de la ville. Comme nous l'avons déjà dit, l'armée turque enveloppait Salonique.

Du côté de l'Orient, où les murs semblaient les plus faibles, étaient rangées les plus vaillantes troupes d'Amurat ; lui-même dirigeait et excitait par sa présence les assaillants et les mineurs, les comblant de présents et de promesses. Des vêtements de soie furent

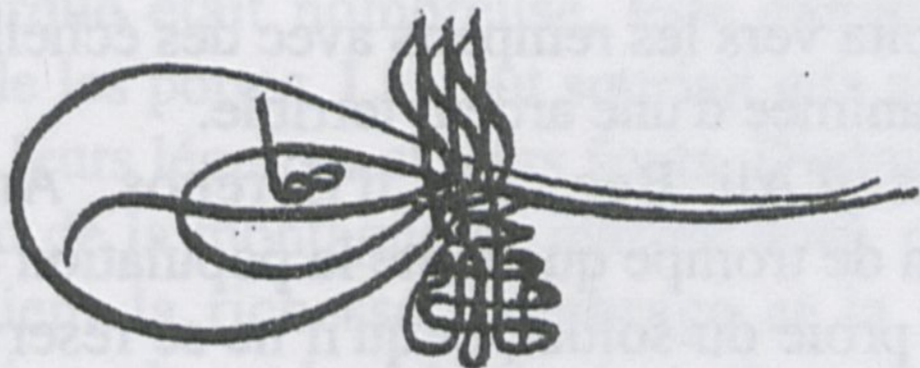
distribués, et tout homme qui apportait une pierre, était payé disent les historiens, comme pour une tête.

Aussi, malgré la résistance acharnée des Vénitiens, un soldat tenant son sabre entre les dents parvint à gagner le sommet de la tour extérieure du boulevard du Trigonon et de là, jeta dans les fossés intérieurs la tête d'un Vénitien. Les troupes effrayées se retirèrent, persuadées que tout le rempart était emporté, et devant leur abandon, les vainqueurs escaladant les murs au bruit des cymbales, pénétrèrent de tous côtés ; la garnison du port se précipita de la muraille avancée dans la mer, sur les galères tenues à l'ancre.

Alors commencèrent les scènes de pillage qui accompagnent toute conquête, les habitants furent emmenés prisonniers comme esclaves, et les richesses emportées.

Après la prise de Salonique, Amurat se rendit sur les bords du Gallicus qui coule non loin des murs, et voulant préserver la ville d'une destruction complète la rendit à ses habitants moyennant un fort tribut.

Cette splendide cité avait dans son passé de glorieuses pages. Sous les Romains, elle fut capitale de la Macédoine ; au 12^e siècle, Thessalonique forma un royaume qui resta dans la famille de Montferrat jusqu'en 1232 ; puis elle fut réunie à l'empire de Nicée. Longtemps convoitée par les Sultans, elle finit comme on l'a vu dans ce récit, par leur appartenir.





19. Prise de Constantinople

La prise de Constantinople est un des faits les plus grands et les plus dramatiques du 15^{me} siècle. L'apparition sur la terre d'Occident d'un peuple nouveau, conquérant et brave, offre de nombreuses études non-seulement à l'historien, mais encore au chroniqueur. Ses mœurs sont tout à fait opposées à celles de la nation qu'il combat ; et devant son envahissante persévérance, on ne trouve qu'une population fatiguée, épuisée par la satiété de toutes les gloires, n'ayant pour dernier refuge qu'une superstition fanatique et anti-patriotique.

Plusieurs sièges avaient été soutenus déjà par l'antique Byzance, mais il était réservé à l'intrépide Mahomet II de mener à fin cette héroïque conquête qui devait servir de date à une nouvelle phase de l'histoire universelle.

Constantinople était de tout temps désignée pour être la capitale d'un vaste empire.

Mers, fleuves, plaines, détroits y font aboutir comme à un centre dominateur vingt peuples nationalisés ou asservis. Aussi le jeune conquérant ottoman pensait-il sans cesse à cette cité superbe, et ne rêvait-il qu'aux moyens de s'en emparer !

§ 1

LE GRAND VIZIR KHALIL

Une nuit que ces pensées le troublaient plus qu'à l'ordinaire, le Sultan Mohammed fit appeler le Grand Vizir Khalil. Celui-ci effrayé d'être mandé au palais à une heure aussi inusitée, ne songea qu'à une disgrâce. Peut-être sa conscience lui reprochait-elle la part qu'il avait prise au double détronement du fils d'Amurat !

Après avoir fait une prière suprême, après avoir embrassé sa famille, il prit une large coupe d'or ciselée, la remplit de sequins, de perles, de diamants, la cacha sous sa pelisse et se rendit au Serai espérant que ces richesses pourraient peut-être lui servir de rançon.

En entrant dans l'appartement impérial, Khalil se prosterne et présente à son maître son offrande :

«Qu'est cela, mon lala (nom familial qui signifie mon père ou mon tuteur ! les Sultans le donnait volontiers aux Grands Vizirs, vieilliss dans leurs fonctions). Pourquoi cet air effrayé ? Croirais-tu par hasard ton existence en péril ? Va, ce n'est ni ton or, ni ta vie qu'il me faut ? Je ne veux de toi qu'une chose ! C'est que tu m'aides à prendre Constantinople. Je ne puis plus dormir ! Promets-moi de me donner ce dont je rêve la nuit et le jour ! — Mon maître, vous l'aurez, répondit Khalil, heureux de racheter son passé et son présent ! Qui pourrait vous refuser ce qui vous appartient de droit, comme au seul grand monarque du monde ! J'ai deviné depuis longtemps vos désirs ; j'ai tout préparé dans le mystère, pour satisfaire au jour marqué votre religion, votre gloire, votre patriotisme ! Constantinople ou ma tête sont à vos pieds.»

Le Sultan reconnaissant renvoya Khalil en lui recommandant seulement de se méfier de l'or des Grecs, et reposa plus tranquille sur la parole de son habile et prévoyant ministre.

§ 2

LE CHATEAU DE BOGHAZ-KHEZEN

Déjà l'ambition inquiète de Mahomet, avait pris une position nouvelle sur la rive européenne. Des ordres avaient été donnés en

Europe et en Asie pour rassembler des ouvriers et des matériaux destinés à la construction d'un château-fort sur le Bosphore. On peut encore en visiter les tours qui élèvent leurs crénaux superbes à Roumélie-Hissar. Chaque étranger paie un tribut d'admiration à ces débris remarquables, d'une époque de guerres et de conquêtes.

Au moment où Mahomet fit commencer ces travaux de défense, l'Empire Grec miné dans ses fondements, commençait à pressentir sa dissolution prochaine. Aussi, des ambassadeurs Byzantins vinrent-ils demander au Sultan de timides explications, lorsqu'on vit de formidables remparts dominer le promontoire du haut duquel Androclès de Samos avait jadis jeté le pont fameux qui servit au passage de l'armée de Darius.

La réponse aux ambassadeurs fut superbe et dédaigneuse : celle du lion parlant à une députation de ses tributaires. Dès lors rien ne vint entraver les travaux. Les grands de l'Empire Ottoman se mêlèrent même aux ouvriers, et trois mois s'étaient à peine écoulés qu'une construction menaçante s'élevait sur le Cap Cyron.

Par une intention louangeuse, les différentes enceintes formaient les lettres arabes qui composent le nom du prophète et partout où la lettre M qui se retrouve deux fois dans le nom du prophète, forme dans la calligraphie orientale un cercle semblable à une tour, il s'élevait par analogie une tour colossale.

On donna au château le nom de Boghaz-Kessen, c'est-à-dire *qui coupe la gorge*.

Ferouz Aga et cinq cents janissaires y furent laissés avec une formidable artillerie pour garder l'avant-poste des Ottomans.

Le premier coup de canon tiré du château déjà armé, coula un vaisseau vénitien qui voulut tenter le passage du Bosphore. Un énorme boulet de pierre parti de la tour de Khalil, la plus rapprochée des flots, submergea le navire et les matelots. Boghaz-Kessen fut la première prise de possession de la ville de Constantin.

§ 3

ORBAN LE FONDEUR DE CANONS

Le canon qui avait tonné le premier sur le Bosphore au nom du souverain Ottoman était l'œuvre d'un fondeur hongrois, nommé

Orban. Cet homme avait abandonné le service de l'empereur Constantin, pour s'attacher à celui du Sultan généreux.

Mahomet satisfait de l'épreuve et surtout de l'habileté de l'artiste lui ordonna de fondre un énorme canon de siège, double de celui de Boghaz-Kessen, le plus gigantesque dont les annales de l'artillerie aient fait mention.

«Penses-tu, lui dit-il, pouvoir fondre une pièce égale à la foudre, et dont le boulet lancé puisse ébranler les murailles de Constantinople ?»

— « Je puis en faire une, reprit le Hongrois, qui renverserait même les remparts de Babylone.»

En effet, il fonda un canon de bronze, dont les boulets de douze palmes de circonférence pesaient douze cents livres. Ce gigantesque monument exigeait la force de cent taureaux, et de sept cents hommes pour le mouvoir.

Traîné devant le Séraï d'Andrinople, au lieu appelé Dsehihannuna (spectacle du monde), on l'essaya après avoir averti la ville et les villages, de crainte que la terreur causée par la détonation ne causa quelque malheur. La fumée couvrit Andrinople d'un nuage d'où sortirent l'éclair et le bruit. Le boulet traversa la plaine et s'enfonça dans le flanc du roc de la montagne.

Cette épreuve décisive plut au Sultan. Cinq cents paires de bœuf et trois mille artilleurs furent chargés de conduire ce canon à travers la Thrace vers les bords de la Propontide, sous les murs de Constantinople.

§ 4

CONSTANTINOPLÉ

Avant d'arriver à la grande épopée du siège mémorable illustré par tous les historiens à quelque nation qu'ils appartiennent, il faut donner ici un aperçu de la ville merveilleuse entrevue dans le rêve des conquérants Ottomans.

Le Coran lui-même leur en promettait la possession et l'on y trouve ce passage expressif : «Connaissez-vous la ville dont deux côtés regardent la mer et un côté la terre ? Elle tombera non sous la puissance des machines de guerre, mais sous la toute-puissance de

ces paroles : Il n'y pas d'autre Dieu que Dieu, et Dieu seul est grand ! Le plus grand des princes est celui qui fera cette conquête, et son armée la plus grande des armées !»

Constantinople occupe une place politique unique dans le monde ; car elle réunit entr'elles l'Europe et l'Asie, et naturellement elle est un camp fortifié pour attaquer et une île pour se défendre.

Elle a porté tour à tour les noms de *Byzance*, de son fondateur, puis *Constantinople*, ville de Constantin, *Farrouk* (nom arabe qui signifie séparant deux continents), *Oummi dounya*, (mot turc, qui veut dire Mère du monde), enfin *Islamboul* ou la ville d'Islam.

Comme définition de Stamboul, nous donnerons celle qu'en a donnée Lamartine, dans son *Histoire de la Turquie*, parce qu'elle est un chef-d'œuvre d'élégance, de style et de vérité.

«A l'extrémité, dit l'historien poète, du vaste golfe de la mer intérieure de Marmara (la Propontide) golfe ouvert ou fermé à volonté par le détroit des Dardanelles, à l'endroit où cette mer de Marmara s'arrondit pour dormir, entre les deux continents, sur la dernière grève de la terre d'Europe, qui semble vouloir allonger deux bras pour embrasser l'Asie en face, le navigateur suit de l'œil une vaste plaine ondulée qui fut autrefois la Thrace, grenier de l'Empire de Byzance. Un peu avant d'expirer dans la mer, s'élève mollement une chaîne de sept collines à peine reconnaissables aujourd'hui sous les édifices qui les nivellent comme les sept collines de Rome.

Sur le faite et sur les flancs de ces collines insensiblement étagées depuis la plage de la Marmara d'un côté jusqu'à la plage de la Corne d'Or de l'autre, s'étend Constantinople. Les murs de l'enceinte, les pieds dans les flots, les terrasses des maisons, les dômes des mosquées, les flèches des minarets, les têtes sombres et aiguës des cyprès, la tracent à l'œil aujourd'hui dans toute sa longueur ; le Pentapyrgion ou le Château des Sept Tours, l'Acropolis ou ce qui est maintenant les jardins du Séraï ; le dôme de Ste-Sophie, les terrasses et les clochers de cent monastères, le toit doré du *Palais des Blachernes*, séjour de prédilection des empereurs, les arches monumentales du *Cynégion* ou de l'Amphithéâtre des combats d'animaux féroces, les môles des ports de Théodose et de

Julien sur la Propontide, les murs de marbre du palais de *Bucolion* dont un lion et un bœuf sculptés écrivaient les noms sur les portiques ; enfin les obélisques, les colonnes et les statues aériennes s'élevant de distance en distance, découpant entre les palais, les temples et les maisons sur le ciel vide des grandes places publiques, en traçaient alors le profil aux regards des navigateurs de la Propontide.

Après avoir longé les murs, les sept portes monumentales, les deux ports artificiels de cette plage, la mer de Marmara qui se rétrécit tout à coup à la pointe de l'Acropolis antique ou du Serai moderne semble fermer la route aux vaisseaux et laisser l'Europe et l'Asie se confondre, mais à quelques vagues au-delà l'illusion cesse : l'Asie et l'Europe se séparent en s'éloignant de quelques milliers de pas, et un large canal semblable aux confluent de trois fleuves s'arrondit pour continuer la pointe d'Europe. C'est là que déclinent en pente douce et verte les jardins ténébreux du Séraï. C'est là que l'Acropolis de Constantin dressait ses bastions et ses tours auprès des platanes.

À quelques coups de rames de ce confluent, on voit à droite le Bosphore de Thrace encaissé comme un fleuve, entre des promontoires chargés de villes, s'enfuir en serpentant sous les rochers ombragés de forêts vers la mer Noire, et on voit à gauche se creuser entre les quais de la Constantinople antique et la ville continue de Top-hané, de Péra et de Galata, une rade large, immense, profonde qui s'insinue jusqu'au cœur de ce golfe et qui place ainsi Islam-boul entre deux mers.

Le petit fleuve Syndacus, aujourd'hui, le ruisseau des Eaux-douces d'Europe descendant des collines de la Thrace à travers les prairies d'un vallon se verse dans le golfe au fond de la perspective. C'est cette mer intérieure recourbée en corne de bœuf pour envelopper ses promontoires qu'on appelait alors la Corne d'Or, allusion aussi à cette corne d'abondance dont les vaisseaux de trois mers enrichissaient le port de Byzance.

Mais l'époque où Mahomet II assiégeait Constantinople, la ville impériale ne dépassait pas le Syndacus pour se répandre comme à présent sur les collines de Galata, de Péra, de Top-hané et du Bosphore. Elle n'occupait que la presqu'île des sept collines fermée

d'un côté par la Corne d'Or et de l'autre par la mer de Marmara, qui joignent leurs flots pour couvrir la pointe du Séraï.

«À partir du Syndacus, au fond de la Corne d'Or jusqu'au château des Sept-Tours sur la rive de la mer de Marmara, une muraille double et continue précédée du côté de la Thrace par un fossé toujours inondé de l'eau des deux mers, et surmontée de tours carrées qui étaient autant de forteresses, courait pendant l'espace de sept pas du fond de la Corne d'Or à la Propontide et complétait l'isolement inabordable de la capitale. La nature en avait fait une presqu'île, la mer un port, la politique une île, les collines une forteresse. L'empire grec, comme s'il eût prévu un jour sa chute, semblait avoir voulu renfermer tous ses monuments, tous ses chefs-d'œuvre, toutes ses richesses dans une Acropole à l'extrême pointe du continent d'Europe, où il fuyait les Barbares pour rencontrer les conquérants.

Cette muraille continue du côté de la Thrace épaisse de vingt coudées, flanquée de tours, hérissée de créneaux ; s'ouvrait par des arches monumentales et par des ponts suspendus sur les jardins et les vergers de la plaine. C'est là qu'aboutissaient à des portes de diverses provinces, les grandes voies militaires ou commerciales de l'Europe : La porte des *Bulgares*, la porte d'Andrinople, nommée alors Polyandrie, à cause de la multitude qui affluait sans cesse sous ses voûtes ; la porte de Saint-Romain, la plus monumentale et la plus décorée de toutes, que les Turcs appellent aujourd'hui la porte du Canon en souvenir du canon gigantesque d'Orban qui tira contre ses tours ; la porte d'Or enfin par laquelle passaient les armées, et que les bas-reliefs et les statues de bronze doré changeaient en arc de triomphe.

C'est sous cette arche qu'avaient passé Narsès vainqueur des Goths, Héraclius, champion de l'empire contre les Perses ; Jean Zimiscès et Nicéphore Phocas, triomphateurs des Sarrazins, Basile, conquérant de la Bulgarie. Cette porte depuis ce dernier triomphe était murée, comme si la victoire s'était à jamais détournée de l'Empire.

Une prophétie populaire annonçait que les chrétiens-latins passeraient sous cette arche pour entrer dans Constantinople. Cette

porte de mauvaise augure inspire encore aux Turcs de notre temps les mêmes terreurs. Elle est toujours murée.»

§ 5

LE SIÈGE

C'était le 29 mai 1453 (857 de l'ère musulmane) le soleil éclairait les blancs sommets qui s'élèvent au dessus de Brousse et semblait rappeler aux assiégeants de Byzance les vertus de leurs premiers chefs. Les trompettes éclatantes et les rauques tambours tartares donnèrent le signal de l'attaque et les volontaires fanatiques s'élancèrent contre les redoutables bastions.

Que se passait-il alors dans l'intérieur de la ville ? les habitants menacés dans leurs foyers et leurs pratiques religieuses, devaient sans doute se préparer à une défense énergique et désespérée ? Hélas ! il n'en était rien.

Toutes les passions guerrières semblaient anéanties devant une terreur puérile et superstitieuse.

Les oracles et les annales grecques étaient devenus des lois ; laissant à l'empereur Constantin Dracosès le soin de défendre à la tête de quelques braves et de quelques légions étrangères les passages les plus exposés, le peuple courut s'enfermer dans les églises et les couvents.

La porte de St.-Romain fut celle où se décida le sort de la journée. Une des tours qui la surmontaient, minée par les boulets et la mitraille, s'était écroulée et Mahomet II montrant cette brèche à ses soldats éivrés par l'ardeur du combat et l'odeur de la poudre, leur fit entendre que c'était là, la véritable entrée de la ville Byzantine.

Le manteau de pourpre de Constantin flottant au sommet le plus élevé servait de but aux Ottomans, et ils vinrent battre comme une marée vivante ces lourdes murailles qui se dressaient devant eux.

Pourtant malgré leur impétuosité, leur courage, leur audace invincible, les assiégeants subirent un premier échec.

Ils furent contraints de reculer un moment sous la grêle de pierres, de rochers, de solives, de nappes enflammées qui les frappaient sans relâche.

Les deux empereurs, témoins de cette heure solennelle se livrèrent, l'un à une grande joie, l'autre à une douloureuse souffrance. Ces sentiments divers étaient prématurés. Mahomet eut honte de ce désespoir indigne d'un capitaine. Il écouta les cris des janissaires qui l'appelaient à leur tête, et lui juraient de vaincre sous ses ordres ! Alors, obéissant à une impulsion supérieure, il s'élança comme un messenger céleste pour rallier les soldats éperdus !

Les colonnes ébranlées le suivirent : Constantin et son intrépide auxiliaire Justiniani se retrouvèrent sur la brèche, luttant vaillamment ! Mais une flèche turque perça la cuirasse du florentin et cette blessure sembla lui enlever tout son courage.

Il ne craignit pas d'abjurer à l'instant son héroïsme et son dévouement. Il se retira malgré les prières de Constantin dans les murs neutres du faubourg génois de Galata et ne reparut plus !

Cette fuite inattendue fut le signal de la déroute des assiégés. Les postes confiés aux volontaires étrangers réunis par Justiniani, sont abandonnés ! Rien ne peut dès lors soustraire la malheureuse capitale à sa cruelle destinée ! Une province est promise par le Sultan au soldat qui, le premier, franchira les obstacles qui entravent la prise des bastions.

C'est un janissaire nommé Hassan Oulou-bad qui ose tenter cette escalade et arrive au sommet de la tour de Saint-Romain, où il plante le drapeau musulman.

Dracosès, devant ce dernier désastre, sûr de sa défaite, veut mourir confondu dans la foule des soldats tombés sur les cimenterres ottomans. Jetant au loin son manteau impérial, il s'élanche sous la voûte de la porte monumentale qui va servir d'arc de triomphe aux vainqueurs ! Il veut que les Turcs n'entrent dans la ville de ses pères qu'en passant sur le cadavre de son dernier défenseur.

Ce souhait fut exaucé : abandonné de tous, il voit bientôt ses armes brisées, et est renversé par le bras vigoureux d'un janissaire ! Des milliers de corps jetés du haut des remparts, recouvrirent sa triste dépouille.

Plus tard, le vainqueur payant un juste tribut à la majesté de l'infortuné héros fit rechercher le corps de l'empereur afin de lui rendre les honneurs d'une sépulture digne de sa fin glorieuse.

Sa tête avait été coupée par les vainqueurs ; on ne le reconnut qu'aux deux aigles d'or brodés sur ses brodequins.

§ 6

PRISE DE POSSESSION

L'armée ottomane parcourait déjà en conquérante une partie de la ville, dont certains quartiers ignoraient encore le sort de leur capitale.

À peine la fatale nouvelle fut-elle connue dans toute son étendue, que, quittant à la hâte leurs demeures, où ils n'étaient plus en sûreté, les habitants coururent se renfermer dans la métropole immense de Ste. Sophie.

Mais les portes d'airain en furent bientôt brisées par les Turcs, et l'aspect de cette multitude tremblante et désarmée, arrêta seule la violence de la soldatesque victorieuse.

Les Grecs tendirent d'eux-mêmes les mains aux liens des vainqueurs, et plus de soixante mille captifs sortirent ainsi, et traversèrent une dernière fois leur ville natale pour être conduits en Asie.

Le pillage dura huit heures sans épuiser ni l'avidité des soldats, ni les richesses de Constantinople accumulées par un si long empire et un commerce universel ! On évalue à quatre millions de ducats les seuls trésors monnayés trouvés dans les maisons particulières. L'or, l'argent les diamants, les vases précieux, enfin les dépouilles des palais et des églises représentaient une valeur incalculable.

Les Génois purent racheter un certain nombre des cent vingt mille volumes recueillis dans les bibliothèques publiques, et les firent passer à Venise où ces trésors de philosophie, de poésie et d'histoire rallumèrent la flamme éteinte des lettres grecques, et préparèrent l'époque de la Renaissance.

Enfin arriva l'heure où Mahomet II fit son entrée dans sa nouvelle conquête, et sa présence mit un frein à la dévastation et à la ruine. Quelqu'habitué que fût le héros Ottoman aux magnificences asiatiques, il fut ébloui des merveilles de Byzance, et admira en artiste les colonnes, les marbres, les statues qui ornaient

l'Hippodrome. Seule, la colonne aux trois serpents excita sa colère, car elle lui sembla une idole, et d'un coup de sa hache d'armes au manche d'or, il abattit la tête d'un des reptiles ; les deux autres disparurent plus tard.

Puis le Sultan pénétra dans l'église d'Aya-Sophia, et fut témoin de l'horrible massacre que ses soldats faisaient des malheureux Grecs. L'immense nef était remplie de cadavres, en certains endroits entassés à une grande hauteur ! Pour faire cesser le carnage, le vainqueur monté sur son magnifique cheval de bataille, appliqua sa main teinte du sang de la mêlée, sur un des piliers de la basilique.

C'était une prise de possession. De nos jours, on montre encore sur le marbre la trace d'une main souveraine posée là et conservée à travers les siècles, comme le vrai témoignage de la prise absolue. Après avoir manifesté sa volonté toute puissante de garder intacts les merveilles du sanctuaire, après avoir même frappé de sa masse un soldat qui continuait en sa présence à mutiler un marbre précieux, Mahomet voulut consacrer cette enceinte grandiose au culte musulman. Il fit appeler du haut du dôme par les muezzins, les fidèles à la prière. Ayant ainsi accompli l'acte religieux prescrit par le Coran, dans la nouvelle mosquée des Conquérants de Constantinople, le Sultan se fit conduire au palais des Blachernes pour s'y installer lui-même. La tristesse et la solitude de ces vastes salles, de ces portiques rappelèrent à la mémoire du vainqueur quelques vers persans d'une poésie mélancolique en harmonie avec la situation : «L'araignée file sa toile dans la demeure des rois, murmura-t-il en posant le pied sur le seuil, et la chouette nocturne attristé de ses cris sinistres les tours d'Afraziabe».

Des actes de justice et de flatteuse protection firent bénir d'abord la générosité du vainqueur, mais quelques historiens grecs ajoutent que l'ivresse du triomphe ternit un instant la magnanimité et la modération qu'il avait montrées, et que les têtes de plusieurs nobles et grands de l'Empire, tombèrent devant des accusations légèrement formulées.

Ce qu'il faut que l'histoire enregistre : 1° c'est l'acte authentique qui, dès le cinquième jour après la prise de Byzance, consacre la liberté de croyance religieuse accordée par le Coran aux

vaincus ; 2° c'est l'investiture du patriarcat décernée avec pompe par le Sultan lui-même au Pope grec Gennadius ; 3° enfin c'est la repopulation de la ville, et les privilèges donné aux nouveaux habitants.

Quoique Constantinople devînt de fait la capitale de l'Empire Ottoman, Mahomet II resta encore quelque temps à Andrinople, surveillant de loin les embellissements de sa conquête bien-aimée. En effet, malgré les préoccupations incessantes qu'amenaient les guerres et les campagnes victorieuses accomplies par le héros du quatorzième siècle, Mahomet faisait construire les palais de la pointe du Séraï, les mosquées d'Eyoub et celle dite du Conquérant, qui rappelle le style arabe. Là, est le turbé du fondateur, très simple à l'intérieur. Cette mosquée fut bâtie en 1471 par l'architecte grec Aristadulos sur les ruines de l'ancienne église des Saints-Apôtres, fondée par Théodora, femme de Justinien. Renversée par un tremblement de terre en 1768, elle fut rétablie par Moustapha III.

C'est encore à Mahomet II que l'on doit le code des lois suivi de nos jours, et regardé comme un modèle de législation.





20. Le défilé du Sakaria

2^{me} Récit d'un voyageur

§ 1

LE LAC SAPANDJA

Après avoir quitté Ismi, l'ancienne Nicomédie, située au fond du golfe qui porte son nom, négligeant les souvenirs historiques de cette vieille cité où fut enterré Annibal, pour ne s'occuper que des beautés de la nature ;

Après avoir traversé des marais salants abandonnés, qui laissent échapper de leurs eaux stagnantes des miasmes pestilentiels ;

Après avoir laissé sur la droite la fabrique impériale de draps ; sur la gauche l'un des plus grands et des plus beaux cimetières turcs, (après ceux de Scutari et d'Eyoub) ;

Après avoir suivi pendant trois ou quatre heures une longue route à peine achevée, dont chaque pierre rappelle, pour ainsi dire, les hauts faits effrayants du moderne chef de bande, Lefteri, ce monomane qui pillait les caravanes venant de Bagdad, et détrossait les passants pour faire du bien aux pauvres ;

Après avoir admiré un immense bois taillis, éternels rejets de souches séculaires n'attendant que la hache du bûcheron pour repousser encore, on remonte un ancien lit de fleuve remblayé par

des blocs de pierre et des sables apportés de la montagne, au pied de laquelle coulèrent jadis des eaux abondantes ;

On arrive à la plus belle forêt qui se puisse imaginer : le hêtre, le chêne, le platane et le noyer y sont parsemés de rhododendrons arborescents. Le tout est entrelacé de lianes, de sorte qu'il est presque impossible de s'engager sous bois. Malheureusement, rien n'est jamais complet ! Ces splendides forêts sont marécageuses, et par conséquent malsaines.

Au milieu de ces géants et de ces plantes, on franchit un *déré* qui devient torrentiel au moment des pluies. C'est probablement sur ce point affaibli du sol que passa autrefois le fleuve Sakaria, «l'ancien Sangarius des Romains», si tant est que ce fleuve dompté par Justinien, porta jamais le tribut de ses eaux dans le golfe de Nicomédie.

On trouve ensuite, en continuant sa marche vers le lac Sapandja, et toujours en pleine forêt, le Derbent-Tcherkés ou Han des Circassiens. Un derbent est un endroit éloigné de tout centre populeux, où se trouvent réunis pour les besoins et la sûreté des voyageurs, une auberge et un poste de zaptiés. Celui dont nous venons de parler porte le nom de Tcherkés depuis que des tribus circassiennes ont colonisé cette partie si riche et si fertile du pays.

Et c'est une justice à leur rendre qu'ils ont créé l'agriculture par le défrichement et l'assainissement d'une portion des forêts que nous venons de décrire. Il n'y a pas d'irrigateurs comparables aux cultivateurs circassiens : les Maures ont dû leur emprunter leur savoir.

D'un autre côté, ce sont de mauvais voisins, et les routes elles-mêmes sont impitoyablement coupées par ces infatigables travailleurs, quand le passage des eaux d'irrigation le réclame.

On les redoute plus qu'on ne les aime.

Cela fait tache aux paysages ravissants qui s'offrent à chaque instant aux yeux du voyageur.

Enfin, on commence à deviner l'emplacement du grand lac Sapandja. Les cinq torrents qu'on est forcé de passer à gué depuis que l'inondation a détruit les ponts de la route, en accusent la formation. Les Romains traversaient les torrents au pied de la chaîne

de l'Olympe de Bythinie, à l'endroit où le lit plus étroit et plus encaissé permet de fort points d'appui à la construction des ponts.

Ici, tout porte à penser que ces cours d'eau dont les lits sont remblayés et transportés chaque année à des distances énormes, versèrent à une époque reculée, leurs eaux dans le golfe d'Ismit. Le vieux Sangarius ne serait même alors que l'ancien passage de ces torrents !

Poursuivant notre route vers le défilé du Sakaria, nous avons longé pendant une heure la rive droite du lac Sapandja au pied des falaises de sable et d'argile battues par les flots souvent agités, au point d'endommager la route élevée et fascinée qui en borde les contours. Avant le lac, se groupe le village de Sapandja coupé en deux parties bien distinctes : celle sur le lac, habitée par la population turque, celle à droite de la route presque exclusivement occupée par des Arméniens. La situation de ce village est délicieuse : le dernier arbre de la forêt masque, pour ainsi dire, la première maison du pays ; de l'autre côté et sur une longueur de plus d'un kilomètre se développent de riches et luxuriants vergers que traverse la route. En face de soi, la falaise se mire dans les eaux de Sapandja. Il ne manque au paysage qu'une voile à l'horizon ; malheureusement le riverain n'est pas navigateur, et c'est à peine si quelque canot ose se risquer sur cette immense nappe d'eau.

Du lac au défilé, la nature a revêtu d'autres parures : la forêt disparaît dans la grande plaine cultivée qui limite le Sakaria, et si l'on suit la route jusqu'à Adabazar, l'ennui ne tarde pas à naître.

Se lançant à travers champs et marais, en tournant le village de Buyuk-kéresté, on atteint plus vite le défilé, c'est ce que nous avons fait.

Tout en écartant le plus possible de ce récit les souvenirs historiques, nous ne pouvons passer, sans jeter un coup d'œil, sur le fameux pont de Justinien, ce constructeur cyclopéen de son époque. Ce pont, ou plutôt ce viaduc sert à traverser une vallée large, mais peu profonde. Sa construction n'offre rien de hardi ; sa longueur et le nombre de siècles qu'il représente sont ses seules qualités. Un petit cours d'eau, déversoir du lac Sapandja, coule dans la partie la plus basse de la vallée ; les eaux se dirigent vers le Sakaria, ce qui indiquerait suffisamment que Justinien n'a pu avoir la

pensée de faire remonter aux eaux leur courant, et que ce pont majestueux n'a jamais eu d'autre effet que de relier les voies romaines que la vallée interrompait. Cependant, en observant mieux, on ne tarde pas à s'apercevoir que les piles du pont sont érigées de façon à recevoir le choc des flots dans le sens contraire de la nature. De là, la pensée qu'on prête à Justinien d'avoir voulu détourner le Sakaria, et le forcer de passer sous ces arches ; mais nous renvoyons le lecteur érudit aux savants qui ont traité la question, à Strabon, par exemple, et nous continuons notre voyage à travers le défilé du Sakaria.

§ 2

LE DÉFILÉ OU « BOGHAS »

Le défilé du Sakaria offre, dans son ensemble, le grand spectacle que nous avons déjà mis sous les yeux de nos lecteurs en décrivant les *Portes Ciliciennes*. Il ne manque au tableau que les gigantesques murailles de pierre qui enserrent, là-bas, le Cydnus sur près d'un kilomètre de parcours et qui font de cet historique cours d'eau la fortification naturelle la plus importante qui se puisse imaginer.

Le Sakaria, que l'homme conquerra un jour à la navigation, est de beaucoup plus large que le Cydnus, ce qui donne au défilé un tout autre caractère ; si les montagnes qui le bordent, ou plutôt, au travers desquelles il s'est frayé un passage, sont abruptes comme dans le Taurus, la vallée est large et un vaste palier de repos, où se montre quelque culture, interrompt agréablement ce défilé dont la longueur totale est au moins de dix mille mètres.

Tous les sommets et les versants de la chaîne de montagne traversée par le Sakaria sont couverts de forêts d'essences variées, bien que le sapin y domine sur certains points. La hache du bûcheron commet seule quelques dégâts dans ces beaux bois où le constructeur et l'industriel, ont peu pénétré ; mais arrive la possibilité de transport sur le Sakaria, adieu toutes ces belles et riches productions de la nature. O civilisation que tu fais de mal à ton insu !

Rien de plus frais et de plus agréable à rencontrer que le premier *Derbent* qui ouvre le défilé au voyageur se hasardant à remonter le Sakaria après avoir traversé la vaste plaine qui s'étend entre le lac Sapandja, la ville d'Adabazar et le boghas.

Ce *Derbent*, abrité de platanes séculaires est situé au pied du premier sommet ; une fontaine d'une eau claire et glacée, complète cette résidence agreste. Ce *Derbent* est une halte obligatoire ; il n'est pas possible d'y passer sans s'y arrêter, et lorsqu'on s'y arrête on ne songe plus à le quitter.

La faune des montagnes voisines est des plus variées. On y rencontre parmi les bêtes fauves, le loup, l'hyène et l'ours. Le cerf y est fort commun, la chasse à courre n'étant point praticable dans cet inextricable pays. Le sanglier y habite particulièrement les parties boisées de chênes et de frênes.

Oui, mais combien le touriste regrette de quitter cette splendide vallée, lorsque passant sur le *Keupribachi* qui la ferme, il aperçoit, à peu de distance, la petite ville de *Guéveh* sortant à peine de la plaine où elle est enterrée. Il est certainement tenté de tourner bride et de revenir au plus tôt au *derbent* de *Balaban*.

Comme il ne peut jamais exister de grandes choses dans la nature sans que la légende y prenne place, en voici une que j'ai recueillie du *zaptié* qui m'accompagnait ; je regrette de n'avoir pu retenir les noms historiques qui sans doute doivent y présider.

On aperçoit, à peu près au milieu du défilé, un rocher fort escarpé. Un *Turbé* ou un *Marabout* chez les Arabes domine cette énergique aspérité de la vallée. Qu'est-ce que ce tombeau ? Écoutez :

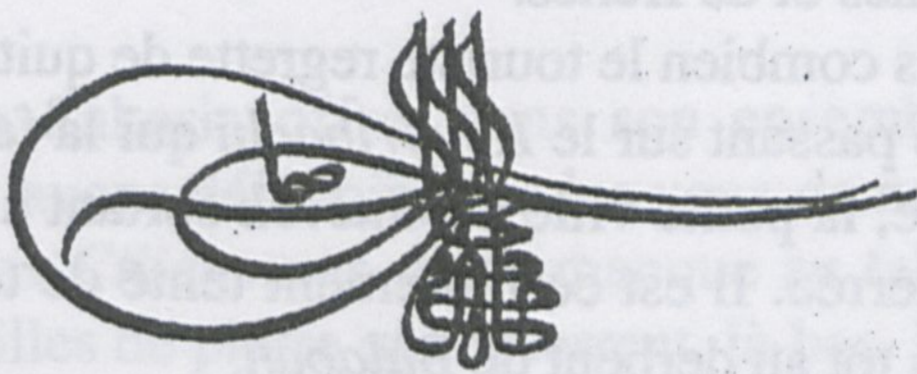
Un jour ou plutôt une nuit, une armée ennemie ayant probablement masqué sa marche, voulut passer le défilé du Sakaria sans coup férir. C'était bien pensé et tout allait à merveille, quand le général aperçut dans la montagne près du rocher en question, une quantité de lumières constamment en mouvement, et ça et là quelques grands feux semblables à ceux que feraient des soldats bivouaquant.

Le général ne doutant pas un instant qu'il allait se trouver en plein camp ennemi, se retira prudemment et le défilé ne fut pas traversé.

La vérité est qu'un vieux chevrier de cette montagne, averti par le bruit des armes et des chevaux, et comprenant vite quel danger courait son pays, inventa promptement le stratagème suivant qui lui réussit entièrement comme on vient de le voir.

Doué d'une grande activité et d'une force herculéenne, il se multiplia tellement qu'il parvint à allumer des feux sur divers points en même temps qu'il attachait au cou de ses chèvres des lumières formées de bois résineux, au risque de brûler les pauvres bêtes ou, tout au moins leurs toisons.

Ce vieux chevrier, révééré dans la province, fut enseveli avec pompe après sa mort et les générations qui l'ont suivi ont entretenu son tombeau.





21. Héroïsme de l'Impératrice de Trébizonde

La grève de San-Stéfano où les vagues bleues de la Marmara viennent s'éteindre avec un doux murmure, était, ce jour-là, tristement animée par des bandes d'oiseaux de proie tournoyant d'une manière sinistre et faisant entendre leurs cris de mauvais augure.

Une femme humblement vêtue de toile grossière se promenait anxieuse et désolée sur un point de cette grève dont elle éloignait avec une fiévreuse énergie les voraces envahisseurs. Elle veillait, l'infortunée, sur des restes chéris déposés sur la plage déserte.

Huit cadavres étaient là, privés de sépulture par la volonté souveraine du Sultan, et nul n'osait enfreindre cet ordre tout-puissant.

C'étaient ceux de David, empereur de Trébizonde et de ses fils ; la femme qui les disputait aux vautours était l'Impératrice Hélène, épouse et mère des morts.

Seule, elle avait trouvé dans son désespoir le courage de braver la sentence prononcée contre ceux qui enseveliraient les suppliciés !

Leur exécution avait été fatale : Mahomet II usa en cette circonstance d'une manière terrible du droit qui lui conférait sa victoire, et peut-être eut-il été plus digne de lui de laisser la vie à ces ennemis domptés.

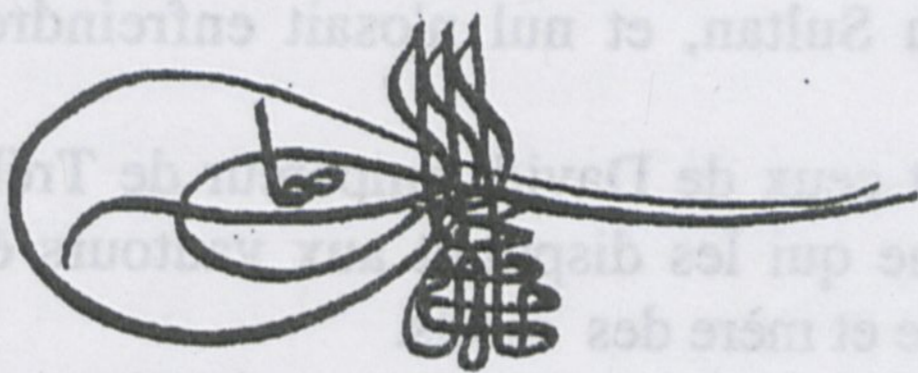
David Comnène avait usurpé le trône de son frère. Dans cette action toute politique, il n'avait pas rencontré d'obstacle dans la volonté du Sultan.

Aussi, en 1458 se mit-il sous la dépendance de Mahomet II, à condition seulement que sa fille Anne serait assise en qualité d'épouse sur le trône ottoman, et que sa vie serait protégée ainsi que celle des siens.

Trompé par des suggestions indignes, Mahomet ne fut pas entièrement fidèle à ses promesses. Il appela, devant lui, l'empereur de Trébizonde et sa famille, leur reprocha en paroles véhémentes une trahison que David nia avec énergie, et dans un moment de colère les livra aux bourreaux.

L'Impératrice avait assisté impassible à cette sanglante justice. On lui laissa la vie sauve, et dès lors, elle n'eut plus qu'un ardent désir : celui de rejoindre ceux qu'elle aimait.

Après avoir mendié une bêche chez les jardiniers de San-Stéfano et l'avoir obtenue de leur pitié, car ils craignaient d'enfreindre les ordres du Padischah, elle creusa avec effort huit fosses dans le sable de la plage, y ensevelit sa famille, et épuisée de courage et de douleur, elle se laissa tomber sur la dernière tombe, celle de l'Empereur son mari, pour y attendre elle-même sa dernière heure. Sa tâche était accomplie ; elle ne pouvait plus vivre, et s'éteignit lentement, le cœur brisé, veillant toujours sur ceux qu'elle avait juré de protéger même après la mort.





22. Lettre de Mustapha à son père après la victoire de Koräiti

Cette lettre écrite par le vainqueur de Koräiti mérite d'être citée comme un modèle de soumission, de simplicité et de modestie.

«Voici le rapport du plus humble de vos esclaves qui sera déposé sur la poussière des degrés du trône uni par la conquête et fortifié par la victoire.

Après l'arrivée de l'ordre suprême, les hommes pareils aux scorpions, les parents d'Ouzoun Hassan, les fils d'Omar et Youssouf avec quelques-uns de ses frères et de ses beys, se sont portés en avant des fils de Karaman, Pir Ahmed et Kasim, et ont passé rapidement au delà de Kaïsarik. Ton esclave rangea ses troupes à Koniah, et marcha aussitôt avec son armée victorieuse au-devant de l'ennemi pour le repousser. Le beylerbey d'Anatolie, mon gouverneur Keduk Ahmed Pacha était à l'aide droite ; le beylerbey de Roumélie, Mahmoud Pacha à la gauche ; le mardi 14 de rebiu evvel (18 août 1472) les deux armées se disposèrent à la bataille : l'on combattit depuis le matin jusqu'au soir, mais avec le soleil s'éteignit la fortune de l'ennemi. Les chefs de son armée, Youssouf avec ses frère Seinel et Amrou furent pris ; les beys les plus renommés comme Mohammed Bekir et autres furent couchés dans la poussière, et leurs têtes coupées seront en dérision à ce monde et à

l'autre. Ceux qui ont échappé au sabre ne peuvent plus relever leur front courbé sous ce coup et sont dispersés pour la plupart ; le sabre a frappé le peuple qui avait choisi l'injustice. Gloire à Dieu, le maître du monde !

Cette victoire est une suite de la bénédiction du Padischah qui est le refuge du monde et l'on doit espérer qu'Ouzoun Pacha lui-même sera atteint par le glaive de la justice, que ses restes privés de sépulture et de linceul seront étendus sur la terre de destruction et qu'ils serviront de pâture aux fourmis et aux serpents. Dieu le veuille ainsi !

Ce message glorieux est confié au grand écuyer Mahmoud, ton esclave ; il est suivi par un autre esclave, le grand écuyer Keïwen qui porte les têtes et mène les prisonniers ; ils se prosterneront la face dans la poussière que soulèveront les pieds du cheval que tu montes.

L'esclave de ta grandeur,

MUSTAPHA

Nota : Mustapha Sultan, fils de Mohammed II avait été chargé par son père, d'arrêter la marche victorieuse du chef persan, Ouzoun Hassan protecteur de la tribu du Mouton blanc, ennemi du Sultan. Il l'avait rencontré sur les bords du lac Koräiti et le contraignit de fuir jusqu'à Erzeroum. La victoire d'Outloukbéli près d'Erz Inghian non loin de l'Euphrate acheva cette campagne triomphante pour les Ottomans.





23. Wlad le Diable

§ 1

Quoiqu'on soit vraiment attristé de rencontrer dans l'histoire, des monstres dont le passage à travers l'humanité n'a été signalé que par des œuvres infâmes et cruelles, il faut pourtant leur consacrer quelques pages, car ils font ressortir les caractères qui les entourent. Peut-être même fussent-ils devenus, entraînés dans une autre voie, sinon des bienfaiteurs du moins des hommes capables d'actes généreux.

Wlad, voïvode de Valachie, en l'an 860 de l'hégire, semble réunir en sa personne les types les plus féroces et les plus sanguinaires que l'imagination puisse rêver.

En effet, les annales de Hongrie, de Valachie et de Turquie le désignent sous trois noms, qui indiquent l'affreux prestige attaché à son individualité !

Les Hongrois l'appellent Drakul (le diable), les Valaques Tschepelpusch (le bourreau) et les Turcs Kaskude (le voïvode au pal ou l'empaleur).

Quoiqu'il nous répugne de nous appesantir sur de pareilles atrocités, nous ne pouvons reculer devant la nécessité de citer quelques traits qui justifieront ces dénominations, et donneront une idée de sa férocité infernale.

Son spectacle favori était le supplice du pal. Il aimait surtout à dîner avec sa cour, au milieu d'un cercle épais de victimes plantées sur des pieux, et rendant l'âme au milieu des tortures.

Quand il tenait des prisonniers, il ordonnait de leur enlever la peau des pieds, de frotter de sel les chairs à nu, et de les faire ensuite lécher par des chèvres pour irriter et multiplier les souffrances. Des envoyés turcs ayant refusé de le saluer la tête découverte, il leur fit attacher le turban avec trois clous sur le crâne, afin que cette coiffure fût plus fortement fixée conformément aux coutumes de leurs ancêtres.

Un jour, il invita les mendiants du pays à un grand festin, et lorsqu'il furent largement repus, il fit mettre le feu à la salle et tous furent brûlés. Il imaginait des procédés particuliers pour hâcher des hommes comme des légumes, et les faire cuire dans des marmites. Rencontrant un matin, un moine sur son âne, il le fit empaler avec sa monture.

À ces horreurs que nous avons empruntées à l'historien Hammer, on pourrait en joindre beaucoup d'autres qui excitèrent l'indignation générale, et décidèrent Mahomet II à marcher contre lui.

Prenant pour prétexte le refus énoncé par Wlad de payer le tribut qu'il devait à la Porte, le Sultan envoya contre le Voïvode, Hamza Pacha, ancien échanson d'Amurat II et maintenant gouverneur du Péloponèse.

Ce dernier conçut le projet de s'emparer de Wlad par trahison. Mais celui-ci devinant son intention se saisit de lui et de sa suite, et après leur avoir fait couper les pieds et les mains, les fit tous empaler, en donnant au Pacha, une place d'honneur plus élevée que les autres.

§ 2

Lorsque Mahomet apprit la mort de Hamza, il frappa son Grand Vézir dans le premier moment de sa colère. «Car les coups, remarque Chalcondylas, ne sont pas un outrage de la part du Sultan, pour les esclaves qu'il a tirés de la poussière afin de les élever aux premières dignités !»

Des messagers se répandirent sur tous les points de l'Empire, afin de presser le rassemblement des troupes, et l'armée de Mahomet fut aussi imposante qu'au moment du siège de Constantinople.

Sous la conduite du Grand Vézir elle s'avança vers le Danube. Le Sultan en personne remonta le fleuve jusqu'à Widdin ; la ville de Praïlabos, aujourd'hui Ibraïla, fut réduite en cendres.

Après avoir envoyé les femmes et les enfants à Prasova (Kronstat), et dans les vastes forêts du pays, Drakul arriva au camp Impérial. Il s'introduisit lui-même sous un déguisement au milieu des tentes Ottomanes, et fit des reconnaissances munitieuses ; puis il attaqua de nuit.

Munis de lanternes et de fallots les cavaliers valaques pénétrèrent jusqu'aux soldats immobiles de terreur. Ils se dirigèrent vers la tente du Sultan, mais ils la trouvèrent défendue par les Janissaires.

On se battit avec énergie toute la nuit, et l'aube vit la fuite et la défaite du Voïvode. Plus de mille captifs furent enlevés et pris. Le vainqueur ne s'arrêta point. Il continua sa route. Parvenu dans une fraîche vallée où s'étaient répandus à profusion les trésors de la nature, Mahomet II fut frappé d'horreur.

Devant lui se dressaient sur une demi-lieue de longueur et une profondeur d'un quart de lieue vingt mille cadavres empalés ou crucifiés.

Au milieu d'eux, Hamsa Pacha vêtu de pourpre et de soie était posé sur un pieu plus élevé. Le Sultan inclina la tête, et après quelques minutes de recueillement il finit par s'écrier : « Il faut avouer pourtant que l'homme qui a pu faire de tels actes sans exciter la colère de son peuple a une grande puissance ! Comment dépouiller de ses États celui qui fait de pareilles choses pour les conserver ! »

§ 3

Cependant, Mahomet comprenait que cet homme, fléau de son époque, devait disparaître de la scène du monde. Malgré cette admiration que fait naître toute action en dehors des règles humaines, il lui fit une guerre acharnée, l'acculant dans son repaire comme une

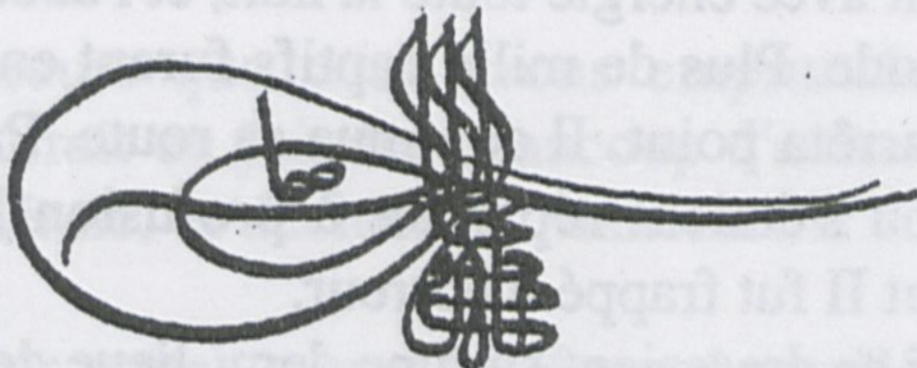
bête fauve. Il trouva une résistance énergique. Secondé par ses vaillants Valaques, il tint longtemps tête à l'armée ottomane.

Mais, enfin vaincu, dépossédé par le Sultan qui donna sa principauté à Radul, frère du Voïvode, Wlad fut obligé de fuir et se réfugia en Hongrie où il resta quinze années.

À cette époque, le prince régnant ayant été assassiné, l'exilé rentra dans sa patrie. Sa renommée sinistre l'accompagnait et s'agrandit encore : il avait à se venger de la prison dans laquelle Mathias Corvin l'avait retenu à Ofen. Sa liberté fut suivie d'affreuses vengeances.

Enfin, un esclave, dans un accès de juste colère, le frappe mortellement, et délivra ainsi l'humanité d'un monstre impossible.

Sa tête fut promenée en triomphe par les Turcs, dans les villes où ce terrible meurtrier avait exercé sa domination sanglante.



nos seigneurs; mais tout ce qui est en son
pouvoir doit être exercé de la sorte; et
admission que les autres soient en état
il lui fit une copie de l'acte de son
première dignité »



24. Les arts musulmans

L'histoire du moyen-âge nous montre combien la civilisation musulmane a porté en Occident de découvertes utiles et de merveilleuses inspirations. Nous trouvons dans les *Soirées de Constantinople* de M. Ch. Mismar un remarquable chapitre sur ce sujet. Nous nous permettrons d'en citer quelques passages.

«Pour faire l'éloge de l'industrie, il suffit de rappeler que le choc des croisades dota l'Europe chrétienne des moulins à vent, des instruments d'optique, de la boussole, du papier, de l'art de tisser la soie, de forger le fer, de tremper l'acier, etc., etc.

Que dire de l'architecture, si ce n'est que l'Europe est également redevable aux croisades du style gothique !

La hardiesse des voûtes et des colonnes, l'élancement et la dentelure des clochers, la multiplicité des détails, la forme des arcs avec leur complication de festons et de courbes variées, l'arc à ogive, les mosaïques en faïence, l'usage des ornements coulés en stuc, etc. Autant d'emprunts heureux faits aux mosquées de la Syrie, de la Palestine, de l'Égypte et de l'Espagne pour dégrossir la lourde et barbare architecture romane.

C'est à peine si l'art moderne peut soutenir la comparaison avec les mosquées de Damas, du Caire et de Cordoue, la chapelle de

Villaviciosa, la Giralda et l'Alcazar de Séville, l'Alhambra de Grenade.

Le commerce était en rapport avec l'agriculture, les sciences et les arts. Les routes étaient nombreuses et bien entretenues. Des fontaines, des caravan-sérails jalonnaient les distances. D'innombrables caravanes échangeaient les produits de l'Inde et de la Chine contre ceux de l'Afrique, de la Sicile, et de l'Espagne. Le sucre, le riz, le coton, le safran, l'ambre gris, le cristal de roche, les peaux de tigre, l'ivoire et la poudre d'or de Zanguebar, les armes de Damas et de Tolède, les harnais, les selles et les maroquins de Cordoue, les draps bleus et verts de Cuenza, les cuirs, les étoffes et les tapis de la Perse, le thé et les soieries de la Chine, les draperies du Cachemire, les tissus de Mossoul, les drogues médicinales du Fokharestan, faisaient l'objet d'un perpétuel échange.

Toutes les classes de la société étaient engagées dans le travail sous une forme quelconque.

La science déblayait les voies : la pratique marchait derrière elle.

La loi du Koran élevait le travail à la hauteur d'un devoir et recommandait le commerce et l'industrie comme agréables à Dieu ; il n'y avait nul préjugé quant à la profession : ni aristocratie, ni bourgeoisie, ni prolétariat, mais place égale pour tous au labeur et à la jouissance.

En poursuivant la revue de la civilisation islamique l'étonnement ne fait que s'accroître. Des relais de chevaux permettaient de se transporter rapidement depuis la frontière d'Espagne jusqu'aux confins de l'Inde et de la Chine.

Le service de la poste était fait par des courriers.

Une gendarmerie organisée veillait à la sûreté des routes. Un droit maritime sévère défendait les mers contre les pirates.

Des phares nombreux éclairaient les côtes et servaient en même temps comme les télégraphes modernes à transmettre des signaux et des nouvelles aux plus grandes distances.

Les nécessités commerciales, les explorations scientifiques et le pèlerinage de la Mecque couvraient les routes d'une multitude de voyageurs.

Il faudrait un volume pour établir la liste des philosophes, des poètes, des fabulistes, des conteurs de cette heureuse époque. Elle ne ferait que montrer combien largement le moyen-âge chrétien s'est abreuvé à la source musulmane.»



25. Le Valaque et le Grand Vézir

L'armée valaque était en fuite et les étendards ottomans flottaient joyeusement dans les airs. Les nombreux prisonniers avaient été faits dans la nuit, et ils attendaient avec angoisse, que l'on eût prononcé sur leur sort. Parmi eux se trouvait un soldat valaque dont l'attitude fière et le regard assuré dénotaient une âme plus fortement trempée que celles de ses compagnons. Le grand vézir Mahmoud le fit comparaître devant lui, et voulut l'interroger lui-même. Il espérait apprendre de quel côté Wlad avait dirigé sa fuite, afin de le poursuivre et de s'en emparer. Le capitaine répondit d'une voix ferme aux premières demandes qui lui furent adressées, et son accent ne laissa aucun doute sur la véracité de ses assertions. Cependant, lorsqu'on lui fit la grave question concernant son nom, il s'arrêta et déclara qu'il le savait, mais qu'il ne le révélerait jamais, car il était ni un traître, ni un espion. Cette fidélité gardée à un homme tel que le voivode de Valachie souleva un long murmure. Mille voix le menaçaient, et le vézir lui-même prononça son arrêt de mort. Le Valaque leva orgueilleusement la tête vers ceux qui le menaçaient d'avoir accompli un acte loyal, puis s'avancant vers le bourreau, il s'agenouilla, et baigna la justice humaine en son cœur.



25. Le Valaque et le Grand Vézir

L'armée valaque était en fuite et les étendards ottomans flottaient joyeusement dans les airs.

De nombreux prisonniers avaient été faits dans la nuit, et ils attendaient avec angoisse, que l'on eût prononcé sur leur sort.

Parmi eux se trouvait un soldat valaque dont l'attitude fière et le regard assuré dénotaient une âme plus fortement trempée que celles de ses compagnons.

Le grand vézir Mahmoud le fit comparaître devant lui, et voulut l'interroger lui-même. Il espérait apprendre de quel côté Wlad avait dirigé sa fuite, afin de le poursuivre et de s'en emparer.

Le captif répondit d'une voix ferme aux premières demandes qui lui furent adressées, et son accent ne laissa aucun doute sur la véracité de ses assertions.

Cependant, lorsqu'arriva la grave question concernant son maître, il s'arrêta et déclara qu'il le savait, mais qu'il ne le révélerait jamais, car il n'était ni un traître, ni un espion.

Cette fidélité gardée à un homme tel que le voïvode de Valachie souleva un long murmure. Mille voix le menacèrent, et le vézir lui-même prononça son arrêt de mort.

Le Valaque leva orgueilleusement la tête vers ceux qui le punissaient d'avoir accompli un acte loyal, puis s'avançant vers le bourreau, il s'agenouilla, et bientôt la justice humaine eut son cours.

Lorsque sa tête eut roulé sur le tapis de la tente, Mahmoud la contempla un moment : «Il faut, dit-il, que ce Drakul ait fait un pacte avec l'esprit des ténèbres pour avoir des soldats aussi dévoués à leur chef, malgré ses infâmes cruautés. Certes, s'il peut réunir une nouvelle armée, il est capable d'acquérir une grande puissance.»

La puissance ne manqua pas, mais elle resta enveloppée d'un nuage de sang, et la terreur populaire ajouta encore aux horreurs de la réalité.



C'était un homme sage et fatigué, parmi les savants, que le schéik
Ali Bestani ! Il descendait en droite ligne de l'imam Fach Beddin
Kasi connu dans les annales ottomanes sous le nom de Musganilek,
(le petit autour) parce que dès l'enfance il composa d'une manière
remarquable
Poussé par le besoin de connaître et d'étudier, Ali était venu en
Turquie, et y vivait depuis une vingtaine d'années, protégé par le
grand vézir auquel il avait dédié un ouvrage de morale.
Mohamet fit appel au fatisme du Persan, pour se faire
relayer d'un serment. Il lui fallait un serment qui non-seulement
sanctifiait la capitulation accordée par le Vézir Mahmoud, à la famille
royale de Bosnie réfugiée dans le château de Klissava, sur la Sava,
mais qui permit au Sultan un acte énergique, en le mettant d'accord
avec sa conscience. Enfin il lui fallait se débarrasser du roi de Bosnie
qui couvrait ses projets tout prisonnier qu'il était. Sur la volonté
bien exprimée de Mohamet le savant schéik oublia toute la
reconnaissance qu'il devait à l'auteur de la capitulation, le grand
vézir ! Il donna non-seulement le serment demandé, mais il s'efforça
pour exécuter sa vengeance, c'est-à-dire pour faire office de bourreau
sans penser à la honte dont il couvrirait son dieu.





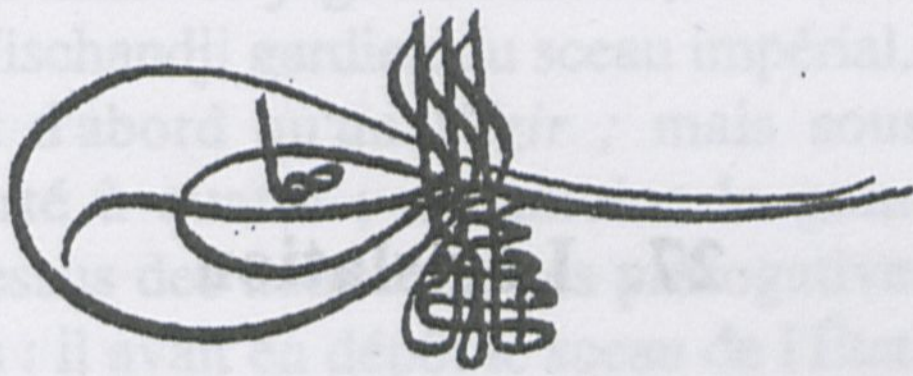
26. Ali Bestani le Persan

C'était un homme sage et fameux, parmi les savants, que le scheik Ali Bestani ! Il descendait en droite ligne de l'imam Fach Beddin Kasi connu dans les annales ottomanes sous le nom de Musganifek, (le petit auteur) parce que dès l'enfance il composa d'une manière remarquable.

Poussé par le besoin de connaître et d'étudier, Ali était venu en Turquie, et y vivait depuis une vingtaine d'années, protégé par le grand vézir auquel il avait dédié un ouvrage de morale.

Mohamet fit appel au fanatisme du Persan, pour se faire relever d'un serment. Il lui fallait un *fetwa* qui non-seulement annulât la capitulation accordée par le Vézir Mahmoud, à la famille royale de Bosnie réfugiée dans le château de Kliacza, sur la Sanna, mais qui permît au Sultan un acte énergique, en le mettant d'accord avec sa conscience. Enfin il lui fallait se débarrasser du roi de Bosnie qui entravait ses projets tout prisonnier qu'il était. Sur la volonté bien exprimée de Mohamet le savant scheik oublia toute la reconnaissance qu'il devait à l'auteur de la capitulation, le grand vézir ! Il donna non-seulement le *fetwa* demandé, mais il s'offrit pour exécuter la vengeance, c'est-à-dire pour faire office de bourreau sans penser à la honte dont il couvrait son bienfaiteur.

sec. L'armée reçut l'ordre d'évacuer la Bosnie. Le matin du jour du départ, le Sultan manda devant lui Étienne prisonnier. Celui-ci tourmenté de sinistres pressentiments parut avec le traité à la main. Le mufti déclara le traité annulé par le *fetwa*, et le savant légiste qui comptait pourtant soixante-trois années, leva le glaive de l'exécuteur et abattit la tête du roi sans aucune hésitation !





27. Législation

Les orientaux se représentent les institutions de l'État comme une tente dont ils assignent les diverses distributions.

Sur la triple base des lois religieuses, des coutumes et des ordres souverains repose l'édifice politique dont la première partie, celle qui se présente d'abord aux regards est la Porte.

La Porte dans son acception la plus étendue, est prise pour le gouvernement, parce que dès la plus haute antiquité, les affaires des peuples se traitent à la porte des palais des rois. C'est là que l'on range les gardes ; de là se rattacha aussi l'idée de l'armée ; enfin un troisième sens figuré de ce mot s'applique non pas à l'Empire en général, mais à la cour et au harem qui est le palais ou *la maison de la félicité* tandis que la porte ou le gouvernement est la Sublime-Porte de l'Empire ou du bonheur : l'Empire est fortuné et la cour est bienheureuse.

Devant la porte de l'empire sont campés les gardes qui la protègent ; c'est près de la Sublime-Porte que marche le grand vézir.

Dans l'intérieur du palais ou Séraï est la chambre où s'élève le trône ; c'est l'administration des finances et dans la salle est le *sofa* (le divan), sur lequel siègent les hauts dignitaires de l'État ; enfin les appartement les plus retirés sont affectés à la cour elle-même.

Le Kanoun, loi fondamentale du conquérant, est divisé en trois parties : la première traite de la hiérarchie des grands de l'Empire ; la

seconde des cérémonies ; la troisième, des amendes pour les délits et du produit des emplois. Elle part pour la distribution des emplois de l'État et de la cour, du nombre quatre pris des quatre colonnes qui soutiennent la tente, et qui d'ailleurs a sa raison historique dans les quatre premiers disciples du prophète, les quatre premiers Kalifes et les quatre compagnons d'armes d'Osman, fondateur de la dynastie. Les quatre colonnes de l'Empire sont les quatre dignitaires suivants : le Vézir, le Kadi asker ou juge de l'armée, le Defterdar ou secrétaire du trésor et le Nischandji gardien du sceau impérial.

Il n'y eut d'abord qu'un *Vézir* ; mais sous Mahomet le nombre fut porté à quatre ; néanmoins le grand vézir était de beaucoup au-dessus des autres par ses prérogatives et l'importance de ses fonctions : il avait en dépôt le sceau de l'État ; c'était l'insigne de sa dignité. Il le portait toujours suspendu à son cou ! La dignité la plus élevée après celle de vizir était celle de *Kadi-asker*. C'était le chef suprême de l'ordre judiciaire ; il nommait à tous les emplois de juges et de professeurs (Kadis et mouderris), sauf quelques places privilégiées dont le grand vézir se réservait la disposition.

Venait ensuite le *defterdar* qui tenait les registres des finances. Le *nischandji* apposait le toughra sur les diplômes ; de plus il les préparait et les révisait. Cette fonction devint plus tard presque entièrement honorifique, les attributions les plus importantes ayant passé au reis effendi, secrétaire d'État.

Après ces quatre dignitaires qui seuls avaient entrée au divan, se rangeaient les *agas extérieurs* ou chefs de l'armée. C'étaient l'*aga des janissaires* chargé, outre le commandement de cette milice, de la sûreté de Constantinople ; les *agas des sipahis* et des autres corps de cavalerie régulière ; le *topdschibachis*, général de l'artillerie ; le général des munitions ; celui des transports ; les douze officiers de l'étrier impérial ; le porte-étendard ; les écuyers ; chambellans, maître de la vènerie etc. On désignait sous le nom d'*aga intérieurs* les gardes officiers du Séraï ; les principaux étaient le Capou-Aga (aga de la Sublime-Porte) ou chef des eunuques blancs ; le *trésorier*, le *Surintendant de la table*, le commandant des Kapoudjis ou garde des cours ; celui des bostandjis ou jardiniers ; le *tchaouch bachis* chef des messagers d'État qu'on appelait aussi bey du divan parce qu'il veillait au maintien de l'ordre dans la salle du conseil ; enfin le *chef*

des eunuques noirs (Kislar-agassi) qui se trouva souvent le plus puissant de tous par son influence.

Les provinces étaient gouvernées par des beys et des beylerbeys qui levaient les impôts et rassemblaient sous leur bannière (sandjak) les cavaliers feudataires.

Mahomet fit joindre à l'inscription des noms des possesseurs de fiefs un état de la valeur de leurs domaines, état qui servit à régler proportionnellement leurs redevances, amélioration notable dans le système des finances.

Les autres sources des revenus de l'empire étaient les douanes, les amendes, les mines et les tributs dont le Sultan abandonnait une part aux vizirs et aux defterdars.

Le monument le plus remarquable de la législation de Mahomet fut la hiérarchie des fonctionnaires judiciaires et religieux qu'on appelle les *ulémas*. Ils forment le corps enseignant ; ce sont des légistes, des théologiens, des étudiants et des professeurs.

Les fonctionnaires sortent tous des écoles supérieures ou *médressés* où l'on apprend la grammaire, la syntaxe, la logique ; la métaphysique, la rhétorique, la géométrie, l'astronomie, puis le droit civil, le dogme, les traditions des prophètes, l'explication du Koran.

Quoique le Sultan Orkhan eût déjà institué des professeurs auprès de la première médressé ou école fondée par lui dans l'empire et que Bajazet Iderim eût fixé les revenus des jurisconsultes, c'est à Mahomet II que revient l'honneur d'avoir organisé ce corps savant, qui tend de nos jours à prendre malheureusement une influence un peu trop grande.

Les soins que prit le législateur pour l'institution des écoles, les avantages et la considération qu'il assura aux professeurs, développèrent la culture des sciences, et la prospérité des savants sous Mahomet II.





28. Un épisode de la bataille d'Agadsch-dénisi

(24 juillet 1476)

Les forêts épaisses qui entourent *Agadsch-dénisi* près de Robœni, se dorent aux premières lueurs d'une journée de juillet. Les hauts sommets des pins dominant la masse sombre du feuillage épais, et semblent des aigrettes attachées à la coiffure de quelques géants venus là pour assister à la bataille qui va se livrer.

Deux armées sont en présence : Ottomans et Moldaves appellent avec instance le soleil qui doit donner le signal du combat.

Leur ardeur est égale : enfin les premiers escarmouches ont lieu, et les soldats font des prodiges de valeur. Cependant le feu des batteries déconcerte un moment les troupes turques. Les intrépides janissaires habitués à l'arme blanche, se débandent, affolés par les sinistres éclats de cette foudre nouvelle. La voix de leurs chefs est méconnue. Ils vont fuir, lorsqu'un accent impérieux se fait entendre au milieu des détonations et des clameurs confuses. C'est le Sultan lui-même, Mahomet II qui a été témoin de cette faiblesse, et qui transporté de douleur et de colère s'est écrié : «Est-ce donc là, la valeur de mes soldats ?»

Puis, ce chef suprême s'emparant d'un bouclier, a lancé son cheval dans la direction de l'ennemi.

Ce mouvement a été suivi par les troupes qu'a électrisées cet acte de courage. Des cris d'admiration se font entendre, et l'ennemi

est refoulé jusque dans les profondeurs de la forêt silencieuse qui s'anime un instant, retentit du bruit d'un combat acharné, voit des actes d'héroïsme inattendus, et après de longues heures d'une lutte glorieuse, retombe dans son immobilité, recouvrant de sa longue robe verte, les corps des soldats tués dans la bataille.

Étienne, le prince moldave qui commandait de nombreuses phalanges, a été renversé de son coursier de bataille, et n'a pu qu'à grand'peine sauver sa vie.

Les Turcs vainqueurs ont élevé des pyramides de têtes humaines ; le pays est ravagé par le fer et par le feu.

Seule, la grande forêt resta la gardienne éternelle des nombreuses victimes tombées sous ses arbres aux rameaux verdoyants !





29. Le prince Djem

§ 1

Djem, appelé Zizim par les historiens européens était le second fils de Mahomet II, et ne devait pas lui succéder. Il disputa pourtant le pouvoir suprême à son frère Bajazet-el-Sofi ; dès lors, sa carrière destinée à la paix et à l'heureuse quiétude du poète et du dominateur adoré de la province qu'il gouvernait, ne fut plus qu'une lutte perpétuelle.

Nul bonheur ne vint visiter cette pauvre existence jetée au vent de l'ambition et de la colère, victime des qualités de sa race, dégénérées chez lui en fléaux redoutables.

En ce moment, Djem a vingt-deux ans. Brave, robuste, d'une nature bonne et facile, adroit aux exercices du corps aussi bien qu'aux jeux de l'esprit, il a su se faire aimer des peuples que son père l'a chargés de diriger. Il a même un puissant parti parmi les grands de l'Empire et lorsque la mort, de sa main implacable, a frappé le Sultan, le grand vézir a été le premier à penser aux intérêts de l'absent. Il envoya secrètement un messenger en Caramanie, en lui recommandant de se hâter.

Djem était alors dans son frais palais d'Iconium. Entouré de savants, de poètes, ses favoris, il écoutait d'une oreille attentive et ravie, les vers harmonieux de Saadi.

Une cour choisie se pressait autour de lui ; des fenêtres entr'ouvertes arrivaient les brises parfumées des parterres, et sur les pelouses verdoyantes on voyait épars çà et là, les disques et les arcs jetés par les jouteurs. Des jeux animés et bruyants avaient précédé les loisirs plus calmes de cette belle soirée, et sollicitaient encore cette ardente jeunesse.

Tout à coup le galop d'un cheval retentit dans la longue avenue de platanes séculaires ; une voix haletante réclame la présence du prince.

Une rapide impression a dissipé la quiétude de la joyeuse assemblée. Djem se lève et veut lui même interroger le nouvel arrivé. La nouvelle apportée est terrible. Mahomet, le grand conquérant, est mort. Le pouvoir suprême peut appartenir, s'il se hâte, au prince de Caramanie, et il faut qu'il s'en empare !

Le caractère de la race d'Osman, se retrouve chez lui à l'instant. Son apathie passagère fait place à une activité fébrile. Il veut régner.

Des émissaires sont envoyés dans toutes les directions avec des ordres pour les chefs des villes et des villages. De nombreux soldats répondent à l'appel.

Une armée est organisée. Djem se met à la tête de ces troupes nouvelles, et leur promet la victoire.

Il marche rapidement sur Brousse, afin de prendre possession de l'ancienne capitale de l'Empire.

Quelque hâtée qu'ait été sa marche, elle a été devancée. Deux mille janissaires sont là pour l'empêcher d'avancer ; mais cet obstacle n'arrête pas l'élan des Asiatiques. Le combat s'engage, et la victoire fait luire à leurs yeux éblouis ses brillants pavillons. Djem fait son entrée triomphale dans Brousse qui lui a ouvert ses portes.

En prenant possession du château, il s'empare des trésors qu'il renferme, ordonne des prières publique en son nom, fait frapper des monnaies à son effigie, enfin, s'arroge toutes les prérogatives dont un Sultan peut seul jouir.

Dix jours s'écoulèrent dans ce rêve merveilleux de domination et de suprême puissance. Mais un souffle violent dissipa cet enivrement, et une effrayante réalité le remplaça. Bajazet, élu par le peuple et l'armée, d'après la loi et le vœu paternel, ne pouvait tolérer

une révolte contre son autorité. À la tête d'une armée formidable, il voulut lui-même châtier le coupable, quelque fût le lien du sang qui le rapprochât de lui.

En vain, la vénérable Sultane Seldjoukchatoun, tante du conquérant, essaya de réunir les deux frères ; la politique absolue et sèche détruisit toutes ses tentatives et dicta cette terrible réponse à Bajazet : «Il n'y a point de liens du sang entre les rois.»

Fidèle à son plan de campagne, il fit attirer Djem dans la plaine d'Ienitcher, et lui livra bataille.

La trahison acheva ce que la valeur des soldats et l'habileté du Padisshah avaient commencé. La déroute des Caramaniens fut complète. Djem lui même précipitant sa course, arriva le soir au passage d'Ermeni, où il s'arrêta pour panser une blessure à la cuisse ; puis il continua sa route, n'ayant pas même un manteau pour s'abriter contre le froid de la nuit.

Enfin, il put rejoindre à Konieh sa mère et sa maison, et après trois jours de repos, il partit pour l'Égypte, en passant par la Syrie.

Au pied du Bulgardah une troupe de fuyards, se rallia à son escorte, et grâce à ce renfort, il fut reçu en prince souverain à Tarsous et à Adana. Les beylerbeys égyptiens, gouverneurs d'Alep et de Damas lui rendirent les honneurs dûs au Sultan. Il visita Jérusalem et se rendit au Caire par Hèbron et Gaza. La cour tout entière vint à sa rencontre et il eut pour résidence un des palais royaux.

Cependant, Bajazet s'était élancé du champ de bataille de Ienitcher à la poursuite de son frère, et le suivit jusqu'à Konieh ; mais il remit alors le commandement à Kédouk Ahmed Pacha et revint à Constantinople où le rejoignit bientôt ce général, qui n'avait pu continuer ses opérations pendant la mauvaise saison. Djem, pour se concilier les sentiments religieux des populations, et pour appeler la protection divine sur lui, quoiqu'il sentît que son action était contraire à toute idée de justice, entreprit un pèlerinage au tombeau du Prophète.

À son retour on éveilla de nouveau son ambition. Assuré de puissants auxiliaires le prince, au mépris de toutes les lois, recommença les hostilités. Il traversa la Cilicie, et se rencontra avec son frère Bajazet devant Konieh, devenue possession Impériale. Il

entreprit le siège de cette ville. Mais la résistance était trop vaillante, et il fut obligé de porter ailleurs les efforts de ses armes.

Poursuivi constamment par les troupes victorieuses du Sultan, il se décida une seconde fois à tenter un accommodement. Malheureusement ses propositions demandaient la cession des territoires en Asie, c'est-à-dire, un partage.

La réponse de Bajazet fut celle-ci :

«La fiancée de l'Empire ne peut être partagée. Que mon frère cesse d'enforcer les pieds de son cheval dans le sang musulman ; qu'il se contente de ses anciens revenus, et les dépense à Jérusalem !»

C'est alors que Djem prit une résolution suprême, celle de se tourner vers l'Europe et choisit les chevaliers de Rhodes comme alliés dans cette nouvelle politique ; il envoya un de ses plus dévoués serviteurs comme ambassadeur auprès du grand-maître de l'ordre, le chargeant de présents considérables, afin d'obtenir un accueil amical et les moyens de quitter l'Empire Ottoman, qu'il troublait par ses prétentions usurpatrices.

Ici, la vie mouvementée et romanesque de Djem entre dans une seconde période beaucoup plus triste que la première. Nous allons essayer d'en esquisser quelques-unes des principales péripéties.

§ 2

Le chapitre des chevaliers se réunit tout entier pour recevoir le messenger du prince, et sa réponse fut favorable : retraite assurée et accueil honorable lui furent promis.

Errant, fugitif sur les côtes de Cilicie, Djem, avec une pauvre escorte s'était jeté dans un bâtiment caramanien lorsqu'apparut, aux premières lueurs du jour, la barque de son envoyé Suliman apportant un sauf-conduit du grand-maître et bientôt l'escadre commandée par le grand prieur de Castille chargé de le prendre à son bord. Après quelques délibérations avec son fidèle serviteur, le prince monta sur une des galères, et après une traversée de trois jours il débarqua à Rhodes où il fut reçu avec les plus grands honneurs. Les historiens racontent ainsi son entrée : «un pont de dix pieds de long sur quatre de large recouvert entièrement d'étoffes précieuses, fut jeté du rivage

à la galère, afin que le prince pût gagner la terre à cheval, les chevaliers l'attendaient pour le recevoir et l'escortèrent en grande pompe. Les rues par lesquelles passa le cortège étaient tendues en tapis de Flandre, ornés de fleurs et de rameaux de myrte. Les fenêtres et les balcons étaient garnis de dames et de jeunes filles ; les terrasses de maisons couvertes de peuple. En avant marchaient des serviteurs et des chanteurs en habits de fête chantant des hymnes français, puis venaient les novices de l'ordre de Jérusalem vêtus de soie. Enfin, le grand-maître s'avancait sur un cheval de bataille tout caparaçonné d'or et d'argent ayant à sa droite le prince et derrière lui sa nombreuse suite.»

Des fêtes splendides succédèrent à cette brillante réception : La chasse, les tournois, la musique, abrégèrent les premiers jours d'exil du noble fugitif. Mais tandis qu'il oubliait ainsi ses douleurs, les exigences politiques s'agitaient à cause de lui, et les chevaliers menacés d'un côté par le Sultan ; de l'autre, retenus par les devoirs de l'hospitalité, cherchaient à assurer leurs propres intérêts.

La partie diplomatique de cette histoire ne nous regarde pas. Revenons au départ de Djem pour la France, nécessité par les poursuites de Bajazet. Dès lors commence une longue série de tristes jours pour le prince. Douze ans s'écoulent et cette vie du captif préoccupe sans cesse les souverains européens.

Toutes les péripéties romanesques sont réunies dans cette histoire de Djem. Les dangers courus pendant la première traversée, le séjour à Nice, tout reste empreint de poésie, car le prince était poète et en dépit de ses souffrances morales, il se laissait entraîner par le charme de la belle Italie, et ses vers ont immortalisé Nice, où il passa quatre mois, dans les annales de l'empire ottoman et de la littérature turque.

De graves imprudences causées par l'amour du faste et du luxe amenèrent deux fois de graves périls pour le prince et ses fidèles serviteurs, mais ils y échappèrent et quittèrent Nice que la peste venait d'envahir. On les entraîna alors dans l'intérieur du pays, à Chambery puis à Saint-Jean-de-Maurienne. Un ambassadeur turc se trouvait dans la capitale de la Savoie. Djem voulait le voir et le supplier d'intercéder pour lui près de son frère ; mais les chevaliers

empêchèrent tout rapprochement et prirent même ce prétexte pour lui enlever une partie de son escorte.

Les commanderies de l'ordre, situées dans les endroits les plus sauvages, devinrent les demeures du prince. Tour à tour, rêvant au bord d'un lac, ou se plaignant aux sombres rochers qui surplombaient son horizon, le captif appelait de tous ses vœux sa délivrance. Il fit une dernière tentative à l'aide de son inséparable serviteur le sofi Husein beg, qui, déguisé sous un costume franc fut envoyé près du connétable de Bourbon pour obtenir la protection du roi de France. Mais les chevaliers trouvaient trop leur intérêt à garder leur prisonnier pour céder à ses prières. Outre la pension annuelle que payait le Sultan pour que son frère fût bien traité, l'ordre avait reçu de nombreuses sommes d'argent de sa mère, de sa femme et de ses partisans. On dit même qu'à l'aide de blancs-seings obtenus de garde des sceaux du prince, on aurait trompé l'intérêt des puissances européennes touchées de ses malheurs. On aurait été jusqu'à écrire au nom du prisonnier lui-même, et dans ces lettres falsifiées, on exaltait les bons traitements dont il était entouré, les égards qui lui étaient dévolus, enfin la liberté dont il jouissait et usait pour visiter les divers châteaux de l'ordre.

Cette conduite est odieuse et quoique la politique de l'époque semble la justifier, elle n'en reste pas moins une tache sur l'écusson des chevaliers de Rhodes. Ils complétèrent même leur œuvre de bourreaux, en l'enfermant dans une haute tour fortifiée qui pesant sur le captif lui fit désirer à tout prix sa délivrance ou la mort.

Mais il devait en quittant cette tour aux sept étages, passer sous une autre domination. Le pape Innocent VIII avait enfin obtenu qu'on lui donnât la garde de Djem. Il arriva à Civitta-Vecchia et y attendit le jour de son entrée solennelle. C'était le 13 mai 1489. Le soleil dorait de ses vifs rayons la pompe de cette cérémonie pour laquelle les chevaliers et le chef de la chrétienté avaient déployé une magnificence inouïe. Le pape reçut le prince sur son trône, au milieu de ses cardinaux. L'entrevue fut touchante. Les paroles douces et fières du captif, l'émotion profonde du vieillard qui l'écoutait, ce récit de sept lourdes années de douleurs redit par une poétique et vive nature orientale, prêtait à tout un charme inexprimable. Mais lorsque, obéissant à son esprit religieux, le pape aborda la grande

question d'une conversion à la religion chrétienne, Djem répondit avec fermeté et déférence, que par cette apostasie il justifierait la sentence de mort prononcée contre lui par les ulémas, que même pour l'Empire du monde il n'abandonnerait pas la foi de ses pères.

Innocent n'insista pas, et le congédia avec des paroles de consolation et d'espoir. Trois années le pauvre prince vécut à Rome trompant ses ennuis par des études artistiques, mais cherchant aussi trop souvent dans une vie dissipée et frivole des distractions indignes de son rang.

Le pape Alexandre Borgia successeur d'Innocent VIII continua sa politique envers Djem. Celui-ci, malgré son incessant désir de liberté, semblait y avoir renoncé lorsque l'heure de la délivrance sonna pour lui !

§ 3

Le roi de France, Charles VIII, avait entrepris sa campagne d'Italie. La victoire marchait devant son armée : Florence, Pise, Rome, la ville éternelle, lui avaient ouvert leurs portes, et il était entré en triomphateur dans la superbe capitale. Le pape s'était réfugié du Vatican dans le château Saint-Ange où il avait entraîné le prince ottoman. Pour faire cesser cette guerre, les deux puissances signèrent la paix ; et fidèle aux traditions chevaleresques de sa nation, le roi de France stipula que Djem lui serait livré.

Dans la première conférence qui eut lieu à ce sujet, entre Alexandre Borgia et le prince, le pape, pour la première fois, donna au musulman le titre d'Altesse et lui demanda s'il voulait se rendre aux désirs du roi de France et le suivre. «Je ne suis pas traité ici en prince, répondit Djem, mais bien en prisonnier. Qu'importe donc que le roi m'emmène ou que je continue à rester en ces lieux dans ma captivité ?» Le pape, d'abord interdit par ces paroles, se remit aussitôt : «À Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que vous soyez prisonnier ! vous voilà maintenant deux princes, et je joue entre vous le simple rôle d'interprète !»

Trois jours après cet entretien, Djem en eut un second avec Charles et le pontife. Alexandre le livra au roi qui le remit à son grand maréchal. Il suivit alors l'armée française et arriva enfin à

Naples où il entra avec les troupes victorieuses. Mais, hélas ! une longue et douloureuse agonie minait ses jours. Borgia avait hâté la mort de son captif. Un rasoir empoisonné avait introduit par une petite coupure la substance vénéneuse dans le sang, laissant au temps le soin de développer ce germe de mort.

Le mal était arrivé à son dernier degré lorsque le prince se rendit à Naples. Là, il ne put pas lire, tant il était faible et souffrant, une lettre qu'on lui apportait d'Égypte.

Il s'éteignit après avoir adressé au ciel la prière suivante : «O mon Dieu, si les ennemis de la foi doivent se servir de moi pour mettre à exécution des projets de destruction contre les confesseurs de l'Islam, fais que je ne vive point assez pour voir ces jours funestes. Rappelle mon esprit dans ton sein.»

Il expira dans la nuit du 24 février 1495. Le roi de France qui avait apprécié cette intelligence d'élite et ses rares talents, le pleura sincèrement. Il envoya des parfums pour embaumer son corps et le fit déposer à Gaëte. Ses fidèles serviteurs Djelal bey et Agas bey restèrent pour veiller et prier sur son tombeau.

Même après sa mort, le malheureux prince devait éprouver un sort contraire à ses dernières volontés. Il avait manifesté le désir de reposer en Égypte près de sa mère : le navire qui portait sa triste dépouille fut poussé vers Constantinople, où Bajazet accueillit, et fit déposer le corps de son frère à Brousse dans la sépulture impériale.

Ainsi finit cet infortuné prince, à l'âge de trente-six ans, après treize années de captivité, victime d'une diplomatie perfide et de l'ambition vindicative du pape Alexandre.

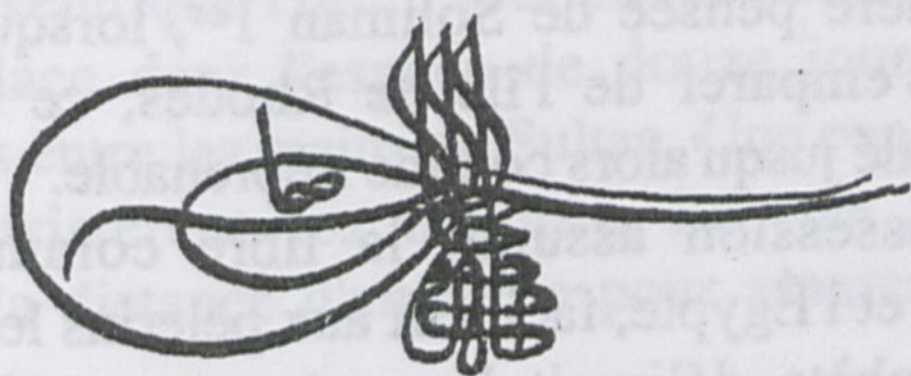
Le souvenir des infortunes de Djem s'est conservé en France. Ce pays avait toutes les sympathies du descendant d'Osman, et lui inspira souvent de délicates improvisations qui vivent encore chez ses compatriotes. Parmi ses fidèles serviteurs, Haïder et Saadi se sont occupés de réunir ses poésies lyriques.

Saadi, le commentateur érudit eut une place fatalement prédestinée dans cette romanesque histoire. Envoyé de France avec des instructions secrètes auprès des grands personnages de l'Empire et des chefs des janissaires, il fut reconnu malgré son déguisement, trahi, arrêté à Aïdin, et jeté à la mer.

Durant son pèlerinage à la Mecque, son séjour en Égypte, à Rhodes et dans les diverses commanderies qui servirent de prison à Djem, il recueillit les poésies du captif et les légua ainsi à la postérité. Entr'autres poèmes, celui sur le pays des Francs jouit d'une haute réputation et passe à juste titre pour un chef-d'œuvre de la littérature turque.

La captivité de Djem, et les événements qu'elle amena ont eu une grande importance dans l'histoire ottomane. Ils ouvrirent une nouvelle phase de civilisation. Un échange d'idées et de relations entre les Musulmans et les Francs s'établit. La barrière qui séparait les deux nations s'abaissa. Le prince-poète chantant dans sa prison les merveilles de l'Orient, et malgré ses souffrances, trouvant de gracieuses improvisations pour ce pays dont il ne connaissait que le ciel gris et les sévères montagnes, devint un héros de roman. Le caractère chevaleresque des nobles et des écrivains s'éprit de cette soumission fataliste à un malheur immérité. L'immensité du crime de Djem, ne craignant pas d'allumer la guerre civile dans un empire pour satisfaire son ambition, disparaissait à la pensée de cet exil prolongé et de cette longue captivité.

Cette sympathie qui d'un homme se porta sur un peuple, est en réalité le fait le plus important du règne de Bajazet qui, en dehors de la révolte de Djem, ne présente que des expéditions sans grand intérêt.





30. Siège et prise de Rhodes

Depuis longtemps la puissance envahissante des chevaliers de St.-Jean de Jérusalem établis à Rhodes avait attiré l'attention des souverains ottomans, et plusieurs fois déjà, la pensée de les chasser des parages de la Méditerranée où ils régnaient en maîtres, avait reçu un commencement d'exécution.

Mais d'autres soins avaient entraîné les conquérants, et les chevaliers continuant d'asseoir leur domination, s'arrogeaient de nouveaux privilèges, et poursuivaient à outrance les navires et les bâtiments musulmans.

La première pensée de Soliman 1^{er}, lorsqu'il monta sur le trône, fut de s'emparer de l'île de Rhodes, ce boulevard de la chrétienté regardé jusqu'alors comme imprenable.

Cette possession assurait la libre communication entre Constantinople et l'Égypte, facilitait aux pèlerins le voyage exigé au berceau du prophète, délivrait de nombreux captifs gémissant dans les prisons de l'ordre ; enfin donnait au prince qui ferait cette conquête une gloire universele. À peine ce projet fut-il conçu qu'il reçut son exécution : une flotte portant dix mille soldats fut dirigée vers Rhodes, tandis que le Sultan se mettait à la tête d'une armée de cent mille hommes.

Des provisions abondantes, des munitions considérables furent expédiées, et un mois après, le 28 juillet 1521, au bruit d'une

formidable artillerie, Soliman débarquait dans la baie de Marmaris et de là se dirigeait vers Rhodes devant laquelle il mettait le siège. La ville présentait un aspect d'admirable défense : des bastions crénelés aux épaisses murailles et aux meurtrières multipliées, s'élevaient de tous les côtés comme des sentinelles gigantesques.

Chaque nation représentée par de nombreux chevaliers avait son fort à préserver. Le grand-maître, le vénérable Villiers de l'Isle-Adam, dirigeait l'ensemble des travaux, et était aidé par toute une population ardente et dévouée.

Autour de la cité, s'étendait sur un vaste emplacement le camp ottoman. Des hérauts le parcouraient en criant : « Demain sera l'assaut ! Souvenez-vous tous, que les pierres et le sol appartiennent au *Padischah* : le sang et les biens seront le butin des vainqueurs ! »

Le premier assaut eut lieu le 24 septembre et fut suivi de plusieurs autres. Des deux côtés la lutte fut héroïque. Plusieurs mois s'écoulèrent dans des combats continuels, et la ville mutilée par les projectiles enflammés que lançaient les assaillants, voyait chaque jour diminuer le nombre de ses défenseurs, et la nourriture de ses habitants.

Devant cette courageuse résistance, Soliman s'émut. Il envoya un parlementaire avec des paroles de paix qui ne furent pas acceptées d'abord ; mais, privés de ressources les chevaliers revinrent sur leur refus, et les propositions d'une capitulation trouvèrent des adhérents.

Il fut convenu que l'ordre tout entier aurait la liberté de se retirer de la place dans l'espace de douze jours, et remettrait cinquante otages entre les mains du Sultan. Une condition principale sur laquelle insistèrent les députés, fut que l'armée turque s'éloignerait à la distance d'un mille pour assurer la retraite des assiégés.

Après de longues discussions, la capitulation fut signée, et l'on s'occupa de son exécution. Mais il y avait à peine cinq jours écoulés que les janissaires s'approchèrent de la place, sans appareil militaire, sans armes, portant seulement des bâtons et des besaces. Dans leur effervescence ils oublièrent les conventions, forcèrent une des portes principales, pénétrèrent dans la ville, et mirent au pillage les maisons.

Les soldats entrèrent à leur suite. Bientôt du haut des clochers retentit la prière sainte. La musique turque fit entendre des marches triomphales, les chants des muezzins et les trompettes joyeuses annoncèrent à la terre et à la mer la conquête de Rhodes, l'invincible. Ceci arriva le 25 décembre, le jour de Noël, au moment où tout faisait présager à l'Europe attentive, le succès des armes chrétiennes.

Le vainqueur fit appeler le grand-maître près de lui, et se rappelant la mâle énergie, et le suprême courage déployés par ce vieillard, il le reçut avec une distinction toute particulière. Lorsque Soliman et Villiers de l'Isle-Adam furent en présence, ils gardèrent tous deux le silence, contemplant l'un et l'autre, son superbe adversaire : le Sultan, fils des descendants d'Osman, offrait à l'œil scrutateur du noble français, le type d'une race conquérante ; un front large et proéminent, un teint brun, une contenance sévère annonçaient son caractère dominateur. Animé de vastes projets et de grandes pensées, rapide et ferme dans l'exécution, constant et résolu dans ses opinions, ardent dans sa foi, il se montrait en même temps guerrier indomptable et ami des sciences et des études. Il était souvent favorable aux chrétiens.

Villiers de l'Isle-Adam savait tout cela : il reçut avec dignité les consolations que lui prodigua Soliman, et l'assurance d'une libre retraite. Plusieurs entrevues se succédèrent jusqu'au jour fixé pour le départ. Au dernier moment, le grand-maître vint baiser encore une fois la main du Sultan, auquel il présenta quatre vases d'or comme présent du vaincu. Cette infortune immense frappant un célèbre capitaine, fit une vive impression sur Soliman ; « Je suis vraiment affligé dit-il aux siens, d'avoir chassé ce vieillard de son palais ! »

À minuit, le 1^{er} janvier de l'année 1522, les chevaliers s'embarquèrent pour aller à Malte. Charles-Quint, empereur d'Allemagne, leur avait cédé cette île, où ils devaient établir le nouveau siège de leur ordre.

Dans l'histoire militaire, le siège de Rhodes est fameux, non-seulement par la vaillante ardeur de Soliman, par la défense héroïque de Villiers de l'Isle-Adam, mais encore par l'usage des bombes introduit alors par les Turcs.

De retour à Constantinople, le Sultan reçut les félicitations des schahs de Perse et de Schirwan qui envoyèrent en grande pompe des



ambassadeurs chargés de présents et de paroles d'alliance et de paix durable.

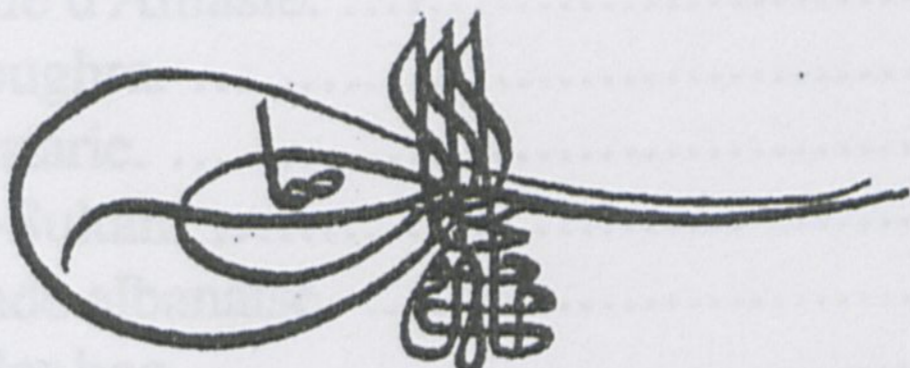
La conquête, de Rhodes est le premier des nombreux triomphes du règne de Soliman !

Ce règne ne fut de reste qu'une suite de victorieuses campagnes.

Tour à tour vainqueur sur terre et sur mer, son territoire agrandi par des nouvelles annexions, servi par d'illustres capitaines au nombre desquels on doit citer Chaireddin Barberousse, l'Empire acquit une immense puissance.

C'est aussi de cette époque que date l'alliance de la Turquie avec la France. François I^{er} et Soliman échangèrent de fraternelles protestations d'union et de mutuels secours, qui sont encore aujourd'hui pleines de force et de vérité.

9.	Le sage Vézir.....	21
10.	La ville d'Amasie.....	23
11.	Le Toug.....	26
12.	La T.....	28
13.	Dédé.....	32
14.	Légende.....	37
15.	Scander beg.....	38
16.	Hunlade Corvin.....	42
17.	Les Portes Ciliciennes.....	44
18.	Siège de Thessalonique.....	48
19.	Prise de Constantinople.....	51
20.	Le défilé du Sakaria.....	53
21.	Héroïsme de l'Impératrice de Trébizonde.....	57
22.	Lettre de Mustapha à son père après la victoire de Koralt.....	71
23.	Wlad le Diable.....	73
24.	Les arts musulmans.....	77
25.	Le Valsque et le Grand Vézir.....	80
26.	Ali Bestari le Persan.....	82
27.	Législation.....	84
28.	Un épisode de la bataille d'Agadach-d'Alti.....	87
29.	Le prince Djera.....	89
30.	Siège et prise de Rhodes.....	98



Landesbibliothek



xix
 retentit la prière sainte. La musique turque fit entendre des notes
 d'un son si étrange qu'il sembleroit que les anges eux-mêmes
 fussent descendus du ciel pour chanter. Les soldats turcs
 étoient si fiers de leur victoire qu'ils se précipitoient
 sur les vaincus et les faisoient mourir. Le Sultan
 étoit si content de son succès qu'il fit distribuer
 de l'argent à tous ceux qui s'étoient distingués
 dans cette occasion. Le grand-maître étoit si
 affligé de sa perte qu'il se fit porter dans son
 lit et mourut quelques jours après. Les chevaliers
 furent obligés de se retirer à Malte. Le Sultan
 fit ériger un tombeau à Villiers de l'Isle-Adam
 et le fit enterrer avec tous ses biens.

Villiers de l'Isle-Adam se fit honorer avec dignité les
 consolations que lui prodigua le Sultan, et l'assurance d'une libre
 retraite. Plusieurs entrevues se succédèrent jusqu'au jour fixé pour le
 départ. Au dernier moment, le grand-maître vint baiser encore une
 fois la main du Sultan, auquel il présenta quatre vases d'or comme
 présent de vœux. Cette infortune immense frappant un célèbre
 capitaine, fit une vive impression sur le Sultan ; « Je suis vraiment
 affligé dit-il aux siens, d'avoir chassé ce vieillard de son palais. »

À minuit, le 1^{er} janvier de l'année 1522, les chevaliers
 s'embarquèrent pour aller à Malte. Charles-Quint, empereur
 d'Allemagne, leur avait cédé cette île, où ils devoient établir le
 nouveau siège de leur ordre.

Dans l'histoire militaire, le siège de Rhodes est fameux, non-
 seulement par la vaillante ardeur de Soliman, par la défense héroïque
 de Villiers de l'Isle-Adam, mais encore par l'usage des bombes
 introduit alors par les Turcs.

De retour à Constantinople, le Sultan reçut les félicitations des
 schahs de Perse et de Schirwan qui envoyèrent en grande pompe des



TABLE DES MATIÈRES

1.	L'arc et les trois flèches.	1
2.	Prise de la forteresse de Belokoma.	3
3.	Le bonnet doré.	5
4.	Les premiers derviches.	7
5.	Le fauconnier de Sofia.	9
6.	Les arbres légendaires : Le pin illuminé — Le platane du Ciel.	12
7.	Une fête orientale au 14 ^{me} siècle.	14
8.	Le forgeron d'Ispahan.	18
9.	Le sage Vézir.	21
10.	La ville d'Amasie.	23
11.	Le Toughra.	26
12.	La Tartarie.	28
13.	Dédé-Sultan.	32
14.	Légende albanaise.	37
15.	Scander beg.	38
16.	Huniade Corvin.	42
17.	Les Portes Ciliciennes.	44
18.	Siège de Thessalonique.	48
19.	Prise de Constantinople.	51
20.	Le défilé du Sakaria.	63
21.	Héroïsme de l'Impératrice de Trébizonde.	69
22.	Lettre de Mustapha à son père après la victoire de Koraïti.	71
23.	Wlad le Diable.	73
24.	Les arts musulmans.	77
25.	Le Valaque et le Grand Vézir.	80
26.	Ali Bestani le Persan.	82
27.	Législation.	84
28.	Un épisode de la bataille d'Agadsch-dénisi.	87
29.	Le prince Djem.	89
30.	Siège et prise de Rhodes.	98



TABIE DES MATIÈRES

1	L'arc et les trois flèches.....	1.
3	Prise de la forteresse de Belokona.....	2.
5	Le bonnet d'or.....	3.
7	Les premiers deviches.....	4.
9	Le fauconnier de Soha.....	5.
12	Les arces légendaires : Le pin flammé — Le platane du Ciel.....	6.
14	Une fête orientale au 14 ^{me} siècle.....	7.
18	Le forgeron d'Asahan.....	8.
21	Le sage Vézir.....	9.
23	La ville d'Amassie.....	10.
25	Le Tourter.....	11.
28	La Tarsie.....	12.
32	Dédé-Sultan.....	13.
37	Légende albanaise.....	14.
38	Scander beg.....	15.
42	Hunide Corvin.....	16.
44	Les Portes Ciliciennes.....	17.
48	Siège de Thessalonique.....	18.
51	Prise de Constantinople.....	19.
53	Le défilé de Sakaria.....	20.
59	Héroisme de l'impératrice de Trébizonde.....	21.
71	Lettre de Mustafa à son père après la victoire de Kozan.....	22.
73	Wind le Diable.....	23.
77	Les arts musulmans.....	24.
80	Le Valaque et le Grand Vézir.....	25.
82	All Bestani le Persan.....	26.
84	Législation.....	27.
87	Un épisode de la bataille d'Agasch-dénial.....	28.
89	Le prince Djem.....	29.
98	Siège et prise de Rhodes.....	30.





3/1
ULB Halle
002 095 173



LES CARNETS DU BOSPHORE
VI

M^{me} C. FURET



CITS
ÉS DE
STOIRE
DMANE



LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL

